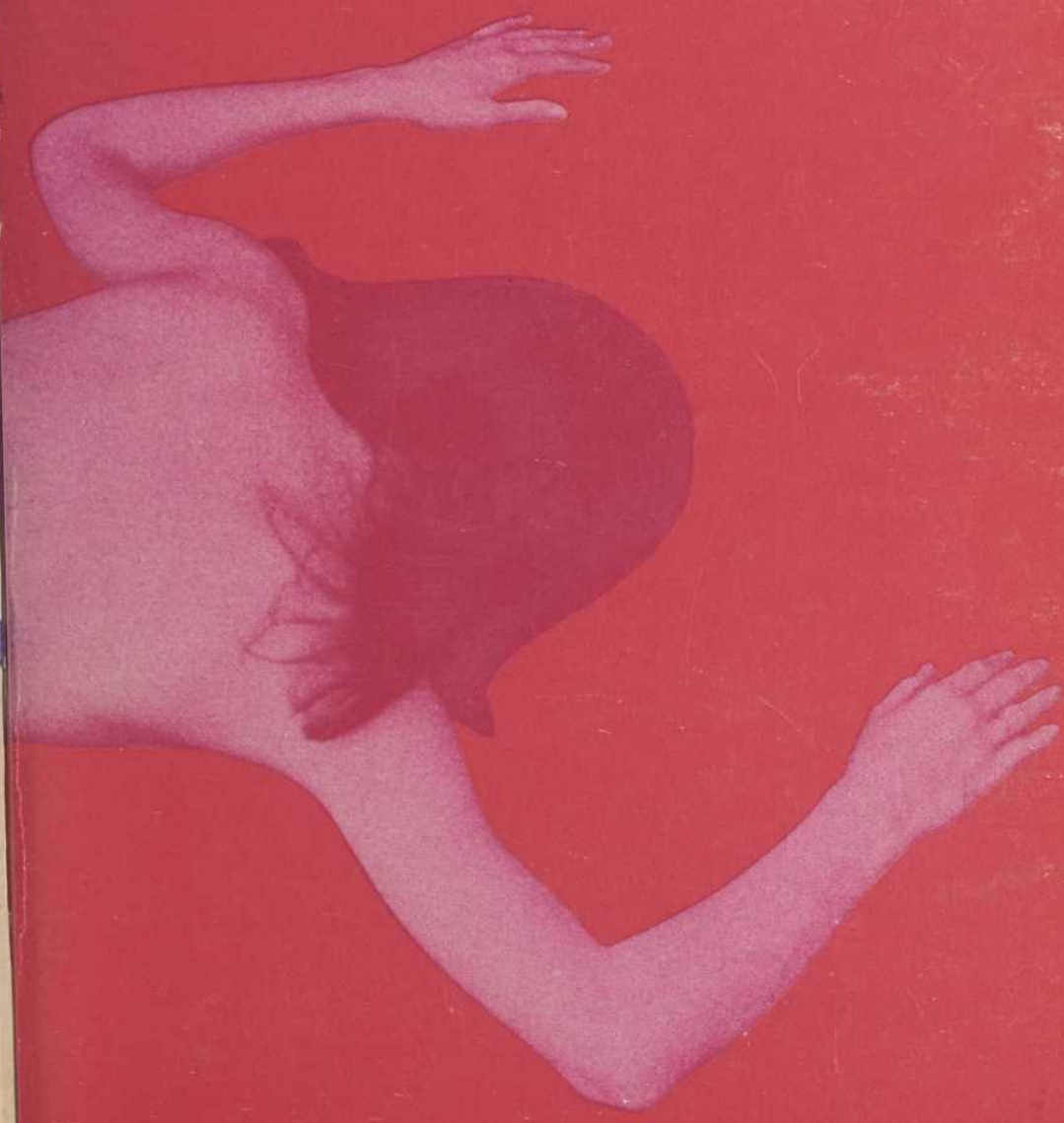


ER
-10

barre du jour



la barre du jour

Revue littéraire bimestrielle

Novembre-Février 1970

COMITÉ DE RÉDACTION

Michel Beaulieu

Nicole Brossard

Jean-Yves Collette

Marie-Francine Hébert

Jean-Marie Poupart

Roger Soublière

Marcel Saint-Pierre

Bernard Tanguay

Gleason Théberge



Secrétariat : Francine Brossard et Monique Valiquette



Distribution : La barre du jour

665, rue Crevier,
Montréal 379, Qué.



Les auteurs des textes que nous publions sont
les seuls responsables des opinions qu'ils émettent.



Toute reproduction interdite.



Les textes soumis à la revue seront remis sur demande s'ils
sont accompagnés d'une enveloppe affranchie.



Les photographies sont de Hubert Gariépy



Toute correspondance doit être adressée au secrétariat de :

la barre du jour

665, rue Crevier,
Montréal 379, Qué.



Tous droits réservés pour tous pays : textes et photos.

© La Barre du Jour, Ottawa, 1970.

VER
B-10
S

s o m m a i r e

LA VIE PASSIONNÉE 2

jean-yves collette

EXTRAIT ET FRAGMENT 52

nicole brossard

LA CHOUETTE 58

geneviève conte

L'HEURE 73

louis-philippe hébert

LES INÉDITS 79

m. st-p.

DAN ROWNEY 88

gaëtane de montreuil

JEAN-YVES COLLETTE

LA VIE PASSIONNÉE DE SAINTE SONIA PETROVNA

1

Le vingt trois novembre mil neuf cent soixante-six l'entre le suicide et la mort un dernier souffle comme elle dit je n'ai jamais rien vu d'aussi drôle moi non plus lorsqu'elle dit quel idiot a dit *connais-toi toi-même* dire qu'on fait cela sans se faire prier ou il y a mensonge quand il m'appartenait est à l'imparfait dans la langue courante mais faux personne jamais ne m'a possédé que ceci soit ma seule défense.

Je glisse à pic paraît-il depuis son suicide je suis très affecté de la répétition *connais-toi toi-même* toujours en regard amoureux de moi qu'elle pense saule pleureur pleurant sur son ombre réfléchit-elle dans son miroir.

Sainte Sonia Pétrovna vit les dernières heures de sa dernière maladie la solitude l'inceste remarque pertinemment mystère en trois personnes métamorphosées en deux étrangers malgré le gras de la noyade se fondre qu'elle appelle beau et cogne les mots du suicide mais dans le vide hors de la réalité réelle qui fuit.

Impossible mon amour comme je cite encore ces paroles de moi qu'elle cite elle-même joliment d'ailleurs mes sentiments envers toi ont changé qu'elle répète indéfiniment comme une machine *connais-toi toi-même* mes sentiments envers toi ont

changé mes sentiments envers toi ont changé mes sentiments
envers TOI ONT CHANGE MES SENTIMENTS ENVERS
TOI ONT CHANGE ONT CHANGE ENVERS TOI.

Elle me dit encore Pétrovna que je suis inconstant qu'elle n'est pas dans ma peau (j'espère) constante et ne comprend ainsi qu'à l'habitude ne comprend rien jamais rien que l'électrocution savoir qu'elle n'a qu'à sourire électro-lithographiquement pour qu'un corbeau la picore de tout coeur et s'en prive aujourd'hui mais demain zut les bons sentiments de moines et casser sa tête contre les murs qu'elle le fasse accélère le mouvement le jour dit et l'heure précise dernière étape de son horaire que l'on établira scrupuleusement noirci par la teinte sale de ses yeux.

2

Avant le soulagement elle parle encore copie des chansons encore avare de poésie poétique toujours je sais (les affreux petits romantiques) MES SENTIMENTS envers toi ont changé parlant de Norvège encore je ne sais où grelotte son esprit sorti de son gras il se sent perdu sûrement perdu dans la vie réelle hors du suicide et elle désemparée par l'aveuglement habituel de son désir.

Et taille aussi la pierre marbre autre vie qu'elle dit j'en ai fait une image non d'elle mais je disais que de toutes façons cela ne se termine pas bien commence ou bien cela dépend de qui l'on parle de Sonia ou de moi son estomac martyrisé qui s'éman- cipe sans importance puisque l'on ne parlera plus bientôt que de Sonia Pétrovna et de sa souris et moi je me lècherai les lèvres observant.

3

Sonia jalouse qui aurait crû elle possédant tous les suicides tous les dieux morts toutes les absurdités imaginables Sonia Pétrovna russe par ruse est aussi jalouse jusqu'à dire que je suis sculpteur ou photographe quelle affaire quand je suis un grand écrivain.

Je n'ai rien dit.

Qu'elle continue toujours par m'appartenait à l'imparfait tout difforme qu'il est qu'elle regrette (non l'amour n'existe pas mais) la possession égoïste je m'en fous divagations torrentielles de sa connerie été (la saison) tant d'amour que je gaspillais automne (la saison) réveil banalité qu'elle dit en parlant trop mais cela se consume peut-être une fois réminiscence sûrement même on verra rira bien qui roupillera le dernier jour de supplice qu'elle ne dit pas.

Ça y est au bord du gouffre maintenant plus que la main une main qui tient qui tient sur le bout des doigts que sur le bout d'un doigt qu'elle dit encore dans un mouvement grand de pathétique concentré mais pourquoi diable (bien débuté n'est-ce pas c'est cela le style le signe d'une grande âme qu'elle dise encore) pourquoi diable a-t-il parlé d'Espagne.

Il n'y a jamais eu que des lieux communs jamais eu que des châteaux en Espagne.

A peine des châteaux tout au plus des cathédrales et le reste est maure rendu au fond du gouffre (parenthèse remarquez qu'elle choisit le gouffre à la pendaison à l'électrocution parce qu'encore la saoularde le gouffre est *son jugement tient* plus vertigineux que) mais rendu au fond du gouffre de là les réminiscences dont je vous prédisais la venue commence bêtement et sans imagination dire je t'aime comme ça au bord de l'accomplissement de son suicide décidément c'est bête tirée partout sur ses promesses qu'elle fait maintenant encore vend des assurances de compréhension pas possible il est bien temps beau temps pour construire à l'automne et de mon inconstance devenue sienne me réhabiliter (décidément c'est un bon mouvement mais) cela parle de difficultés auxquelles surtout ce n'est pas possible dire comme ça je t'aime bêtement.

M'aime tellement bêtement qu'elle me voit triste maintenant la pauvre qui se croyait malheureuse me voit plus mal encore sa vérité ne lui a vraiment pas aidé moi qui suis le plus

heureux des hommes et elle insiste pour me consoler vous pouvez déjà remarquer les tendances bonne dame de saintannes-que bonnet sur la tête ou sur le pied son malheur de me voir mensongèrement triste.

4

Sainte Sonia Pétrovna heureuse elle me dit révolus les temps difficiles bien content pour elle quand elle parle de sa transpiration libératrice d'odeur elle dit que c'est le sens du mot amour qu'elle comprend enfin en transpirant enfin qu'elle dit toujours.

Elle a voulu m'acheter deux dollars et oh les beaux jours dit merveilles mais cela n'a pas marché de plus en plus horreur de cette vieille.

Bon fini pour la sainte au fond du gouffre le *Grand Cañon* peut s'écrouler voilà que l'heure de la libération est venue maintenant j'observe et vous raconte Sonia Pétrovna jusqu'à quarante cinq ans donc jusqu'à quelques années après son suicide comment elle vit et s'exagère continuellement comment elle s'absurdiste davantage et s'assuicidise de plus en plus et comment le vice de toujours se répand dans les lèvres qu'elle baise comment encore et finalement sa nymphomanie devient...

5

Analyser vous ne trouverez que des mots et des mots et des mots et rien qui vaille outre les lettres qui les composent et dans l'unité de chacune encore rien qui vaille outre leur seule existence de lettre et leur inutilité continuelle et compatible à leur état toutes étant celles de Sonia Pétrovna qu'elle oppose à ma méchanceté comme dans le vide toujours car d'abord son rationalisme se bat contre des élucubrations aériennes et inexistentes donc vides de possibilités d'appuis.

Défendre d'elle ce qui n'a jamais existé autrement dans le regard absurde et inutile de nymphomane d'où son plaisir abject et nécessaire et nécessairement convulsif.

L'absurdité de son inceste qu'elle veut défendre par sa manie aujourd'hui de répondre par des relations positives avec le vent parce qu'elle aurait trop l'air de n'être pas étant dans le monde située où elle pourrait se trouver être à sa place.

Et la recherche de sa chose perdue en l'occurrence la chose (c'est peut-être moi) ou seulement ce que je pense puisqu'il y a une manie flagrante chez Sonia qui parallèlement à la retrouvaille de son absurdité perdue quelques secondes au moment où se rendant compte qu'elle ne voulait pas me perdre (elle avait enfin un crochet en dehors de son néant habituel) et de ses dieux décomposés et retournés en poussières parallèlement la retrouvaille d'un sport embarrassant le vol à l'étalage de la vie des autres emprisonnés mais puisque je l'ai déjà dit heureusement les sièges éjectables ça n'existe pas que pour les fèves sautantes mexicaines empoisonnées (dis-je) par le regard continu et particulier de la lunette observatrice la retrouvaille accentuée de la jalousie outrancieuse qui (possession n'existant plus) continue de violer avec autant d'absurdité nécessaire afin que l'indécence du mouvement intellectuel de Sonia horrifie.

6

(ton sentencieux La manie se pose donc pour Sonia étant l'essence même de sa sexualité florissante que son jeune âge modère un peu mais si peu calme retient mais temporairement (dites-vous bien que nous n'en sommes pas encore à quarante cinq ans et que jusque là le supplice s'allongera).

Vingt ans elle a et toujours aussi monstrueuse être sans changement et sans poursuite aucune autre que son sexe perdu quelques minutes auparavant et l'espionnage des natures humaines redécouvertes dans leur nudité.

Espionnage à l'étalage des corps qu'elle dévore si lèvres il y a

dans *Gargantua* autre que la nourriture téléphonique à l'oreille fétiche pour que *Rabelais* ne s'ennuie pas de l'orgie perpétuelle de la perversion.

Le paysage noirci de son encre d'yeux de coquilles meurtrier comme mon couteau de sable et d'eau salée un bain de piano piano piano en vain elle parlait d'innocence en vain car la parole se putain dans la nuit grecque son prêche n'étant que vague chimère (observation) sans relâche dans son ventre qui bientôt antécédent de plusieurs mois suivit de conséquences son ventre trop tôt s'ouvrira ne désirant aucunement que l'on voit le sel de la mer que son ventre s'ouvre au sable chaud.

7

BAIN

Nature d'elle en question à cause d'une pincée de sel l'océan déversé sur la table monstrueux pas d'autres possibilités qu'opération monstrueuse boue vase répandue une enfant croyez-vous quel insecte est allé au creux intime d'elle quel insecte qui chère dite quoi est allé au creux d'elle et a déposé une boue vaseuse.

BAIN

Animal de lui son amant qui le nie parce qu'horreur d'elle et mensonge épidémique en regardant son vice en face qui le viole éternellement violente des antécédents avec son insecte elle goûte les joies de l'assassin de l'horreur d'elle-même depuis plusieurs mois son ventre obsession continue.

Comme absurde est... car dieu et Sonia Pétrovna un couteau à la main encore son ventre fermé...

Foetus délivré de la maternité quelle offense à la monstrueuse charcutière de sa peau assassinée à la vue de l'animal de son ventre horrifiée le couteau enfin voyez ça d'ici un meurtre prémédité et malgré les précautions on l'a récupéré dans l'égout

une preuve magistrale les réfrigérateurs conservent le juge bientôt avec jury plus de chances croit-elle avec jugement et sans liberté Sonia Pétrovna prisonnière de sa peau et de sa réflexion tendue tendancieuse.

Foetus dans son crâne et cauchemar et déjeuner dans son dansons à la prison déjeuner avec lait et sucre du foetus rôti pour ses pensées pour ses promenades au printemps pour le soleil le foetus ensoleillé que l'on encadre et reproduit que l'on retrouve encore l'espace de murs entiers nouvelle décoration d'intérieur dans le même esprit.

Obsession foetussienne que la tête du juge et douzaine d'expression d'insectes fixent sa tête de foetus mort-né.

Années vingt plus cinq a dit le juge sévère crime de ventre qu'il a dit meurtrier du ventre inadmissible addition après le repas du foetus vingt quatre autres yeux accusation meurtre de son ventre à l'ombre du couteau dans l'eau salée l'ombre shadow chat d'eau le chat dans la poubelle après le bain d'ammoniaque le bain dans le chat dans l'égout le foetus divagations vous mon tableau de foetus après le bain années vingt plus cinq a dit le juge mourir plutôt que impossible suicide précède (immortel le foetus) bain chaud sur le sable chaud bain de mer contre Socrate *connais-toi toi-même* a dit l'assassin meurtrier du foetus goûter le sel années vingt cinq
..... retraite

Nymphomanie contractée refoulée vingt années sable loin chaud bain de mer obsédée impossible le foetus pourquoi chaud dans la poubelle réfrigérateur jamais pouvoir tenir impossible le foetus nymphomane au couteau devenu mythe con mythologique rêver de cela bains couteaux poubelles sels de la mer piano qu'il dit le juge pourquoi les douzes jurés regards vingt quatre yeux accusateurs sans relâche continuant vingt années plus cinq.

Insecte qu'il dit le juge pourquoi en dedans de vous le manque de réactions nécessaires pianos pourquoi pourquoi piano ré-

clusion vingt années obsédantes de maudit foetus MAUDIT qu'elle dit...

Vous me faites rager ma première nuit de lit dur et de demain réveil sans sommeil précédent le piano de l'observation cheveux et yeux cernés défaits sans même une cigarette chaud plutôt va donc chez le diable plutôt café laid narines sans respiration abruptes tu y penses que c'est impossible de s'en sortir tu as besoin de goûter le miel absent tu vas me perdre mon univers pourquoi rayer c'est impossible c'est ma faute mon univers con mon foetus à moi mon foetus chéri pourquoi je t'ai planté mon couteau dans mon lit de prison cellule de univers ma faute plutôt démence sans vouloir donc j'y pense non ma chienne de vie défaite la vie plutôt café chaud l'observation donc vas chez le diable réveil sur le lit de la prison vas donc chez le diable.

8

Apprendre chaque jour ma faim de corps ainsi que seins avides faim de qu'on me présente une lèvre toute ronde qu'on me donne une araignée une...

A cause de ses lèvres seulement sans vin sans voir sans vouloir sa peau seulement la mienne autour m'a faite ce que je fais vagir moi lui moi ma peau seulement autour et seulement les lèvres de sa bouche rose et bien fendue devant ses trente deux fausses mais blanches semblablement saines sa bouche et moi autour ça me fait vagir tuer et enfermer et impossible de me mourir.

Lèvres qui me font ainsi me portent sur mon lit dur avec trois autres comme dangereuses curiosités seulement quelques heures de passées à peine un mois et déjà sans jet en moi pour mûre réflexion sur mon foetus chéri que j'ai suicidé comme sa mère.

Et tant j'ai un chat dans le gras qui grouille sans cesse mon ennui flagrant de désirs.

Dormir dormir dormir sans cesse si cela est possible ainsi que je le crois horriblement que cela n'est encore qu'un n'est encore pas arrivé que je ne suis pas ici et que ce n'est qu'un rêve qu'un rêve de fœtus avorté sans histoire comme tant d'autres comme tous les autres non pourtant oui je veux comme tous les autres.

Dormir.

9

Bartok qu'elle n'entendait pas lui tire les oreilles de piano dans soleil inca sentir comme je suis le l'envie du pénis freudien sans sublimation.

Promenade sur le sable de piano blanc chaud possession de coquillages ramassés sur le sable de pianos placés dans joli sac de joncs tressés colorés et fleuris ramassés sur le piano coquillages oursin course obsession de la course sur monstre de ouvrir le sec de joncs tressés pour horreur de mon ventre et tout lâcher s'ouvrir se répandre mon ventre avec mon couteau sacs de joncs tressés remplis de chimères de penser à couteau retour juge sac de joncs tressés pianos tressés remplis de têtes de fœtus squelettiques qui s'habillent et se bouclent de rose et de bleu ciel cri aaaaaahh ! réveil qu'est-ce que tu as ou vas tu te taire la surveillance de moi s'installe sur plage lit dur de cellule.

Seulement ses lèvres et moi autour et un sable piano blanc et chaud seulement sa bouche bien fendue et trente deux...

Chalet blanc ainsi blanc sable lointain déjà piano Bartok sur le sable blanc intense contre vous contre moi coups de marteaux meurtriers contre mon tableau noir l'eau de la mer étant sable surpris du goût du sel que trouve l'on goûte après bain d'amour de mes de sable bain chaud de piano.

Antécédents suivis de conséquents cons.

Quelquefois être elle dans histoire d'o volonté d'être.

QUI CHANTE FAUX DU SCHUBERT

Comment nymphomanie devient mythologie.

Fontaine nébuleuse houleuse m'enveloppant de longues herbes
mon cloître de sommeil éminente tenture matinale.

Coups dans les reins aie

lève toi

une grande mince noire lointaine captive premier contact charnel
dans les reins premier aie comme jalousie désir ne t'enlève pas
recommence le café mi-chaud recommence promenade et travail
inutile la suite des reins seulement nécessaire la grande garce
noire de tendresse rutilante de saccages lointains m'accrocher
à elle pour lui raconter mon foetus.

lâche moi

m'accrocher lui raconter ma soif de foule entière désertique

lâche moi

m'accrocher dire ses lèvres et notre foetus chéri mon

lâche moi

m'accrocher lui naître ma sensation l'obligeant à écouter écoute
écoute l'obligeant son coup dans les reins et la volonté de je
veux une suite

(giffles coups)

je me retiens à elle sans défense aucune me retiens à je glisse
ma bouche mon nez mes yeux passent dessus son creux je me
presse plus fort sur elle.

(la surveillance)

elle s'est mise à crier et jeter sur moi rien que la maîtriser
être étendue par terre geindre entendre deux autres pas em-
menez-là en particulière

m'accrocher lui dire m'accrocher aux dalles lisses.

Encore plus sombre que le paysage dans mon ventre ma cellule encore plus sombre plus j'ai senti son mouvement lorsque ma bouche mon nez mes yeux volonté quand mes yeux se ferment moment lointain insinueux de la chair souveraine pour la suite au soleil qui s'éteint un cri étouffé.

Volonté toujours ne demeure que l'espace d'un désir aujourd'hui désir dure dure à tire d'ailes attire d'elle mes marchands de cent pas attendant quoi attendent moi-même ne pleure pas moi-même ne pleure pas qu'il... comme le sourire d'un mendiant ne pleure pas.

Toujours des portes fermées jamais voir devant jamais voir les autres intérieurs les charpentes mes doigts trébuchent trépassent à chaque seconde sur le fer chavirent sur les serrures les poignées de portes rondes luisantes sur les pignons mon regard se coupe ne rien voir que ma porte.

Il n'y a ni bas ni haut-reliefs dans ma cellule.

Il n'y a qu'une place dans ma mosquée qu'une attente pour mes lèvres qu'une rivière pour mes bras qu'un éventail de pierre sculptée valable après.

Réapprendrai-je à m'endormir.

Epave sidérale sur nuque épaules courbées de l'esclavage en uniforme haïr la ruine de ma foule vacille enfonce encercle mes yeux enfoncent le gras dans le piano courir pour rire impossible élans hallucinatoires.

Frissons dans l'humidité quand tuent ma bouche mes bouches et tirent (me tenir droite) sur mes narines qui brûlent frissons dans mon cerveau semaines semaines semaines croupir sans geste et dire sans lumières prononcer une fois régénération.

Qui a mis l'étreinte dans ma peau qui océan m'écrase ma poitri-



... où je t'ai dormi furieusement attachée à
tes lèvres ...

P
s
c
u
m
m
n
a
q
u

Atte
qu'el
qu'el
d'inte

Dormi
pénètre
mur le

Quelle p
quelle m
mort.

Je lui dis

ne en dentelle verticalités vibrantes devant moi la même pensée obsédante tourmentée.

Route coupée noire coupée de perspectives vertes non touffes d'herbes géantes et folles et grises conifères de nuits d'arbres (jungle) mirage meurtri défait le jour où je t'ai dormi furieusement attachée à tes lèvres et moi autour.

Mes oreilles bourdonnent un cri près de la terre quand un meurtre dans un cri sur le bord de la terre ma bouche dans le gras comme si mes oreilles bourdonnent sur le rebord de mes lèvres dormir dor-r-mir-ir sur la lame d'un couteau.

14

Retour dans la cellule à quatre quatre trois regards sur ma gorge sur un regard dans ma gorge étouffe trois regards sur mes cuisses trois jugements coucher ma tête contre le mur sans parole un meurtre sans un cri retrouve mon fœtus sans un cri retrouve mes désirs plus frénétiques retrouve mon regard toujours cinéaste de mes plages piano sourire qui s'enlaidit mes oreilles qui bourdonnent.

Attendre maintenant seulement attendre jusqu'à la mort croire qu'elle viendra quand la nuance aura la peau tendre croire qu'elle viendra qu'elle a compris comment désinterroger ce point d'interrogation seulement attendre attendre.

15

Dormir quand crédulité dormir quand cette blanche lune d'hiver pénètre mes yeux le don à la lune à mes yeux se reflète sur le mur le portrait de mon fœtus ensoleillé ressemble à un ange.

Quelle prière je lui fais qu'il n'écoute pas quelle incantation quelle misère j'offre mon fœtus-statue sculpture à mon fœtus mort.

Je lui dis le vent est amoureux de ton sourire tu défis ce qui

est aigle dans les constellations vision aquatique de.

Est.

Grande colère dieu.

16

Rien que la nuit lente à couler rien que l'astre sur le mur rien que sa blancheur si je me retourne regarde son visage enfoui jusqu'à son cou la laine grise regarde longuement la moindre malheureuse bouche sans ingénuité.

Elle ne dort pas.

Plusieurs passent nuits et jours sans soleil ni rivage sans que je devienne abordage sabotage je dévore ma mort morte fleur si je suis déchirée et meurtrie défaite pétale sépale silence outrage la bouche se mord je suis séchée.

Encens noirceur.

Subir une main sur ma bouche regard la couverture se (ne bouge pas) ses cheveux noirs pendent sa peau tremble transie la lèvre déjà (je t'attendais) s'affolle tendresse (je ne peux) surprise par cette douceur inconnue d'elle exotique (tu as été bien longue) lui donner la fragilité qu'elle m'apprend impossibilité de sentinelle peureuse je... (ne bouge pas) l'espace pour une recherche.

L'herbe rose ainsi qu'une résurrection forêt criarde don éblouissement le merveilleux est-ce cela l'encens des doigts visage dans la bouche de la pluie rouge incarnation de premier mouvement sous ma peau de premier mouvement sous ma croupe dans le cou cous chargés de regards premier repas déjeuner sur l'herbe blanche herbe rosée première pâleur premier baiser des poitrines effleurements rivières couvertures de buée matinale première crainte une étoile humide glisse de mes bras (je reviendrai).

Elle me quitte déjà toujours le jour n'existe que comme attente n'existe qu'en longueur sourde et lente n'existe qu'en elle me fuit elle me viole durant le jour m'aime la nuit jour passe nuageux me fait don de sa fièvre mordre pendant que je m'es-seule je jour s'est ciré noir la nuit religieuse chemin livide de ma peau naît devant elle le vide de ma peau meurt.

Vert que je vois la musique dans ses yeux égarés vert volontaire et musclé la proue sans fléchir le parfum las l'orgasme dans sa... sa pente raide et vide où se broute la transfiguration.

La rumeur déjà des regards déjà une intimidation déjà des jalousies de moi jalousie du vert d'elle pour moi des autres *"Vert c'est toi que j'aime vert vert du vent et vert des branches"* pas ce vert d'arbres frémissant appeuré.

Attaquant revenir moi la fureur verte de ma timidité revenir le geyser à boire boire la progression musclée de présence me remplit de soleils intérieurs.

Me remplit de fléchissements seulement sa peau me touche comme lingerie fraîche pure seulement sa peau seulement sa main courtoise galante qui suggère propose progresse glisse s'avance s'aventure se retient un peu pousse encore caresse un peu le sein un peu embrasse taquine s'égare revient toujours encore geyser aussi ardent ainsi que mes articulations huileuses gagnant la confiance comme mêmement son creux est puits de friandises fluides sanctifiant son genoux long comme sa jambe mince et long et fort jamais d'absence pendant le jet chauve de lassitude jamais qu'une explosion orange rouille mauve jamais qu'un mariage.

(mariage frêle en vérité mais tellement mariage tellement corbeille de fruits à point tellement frénétique est le mouvement et continu le désir et insatisfait l'appétit et saine et nécessaire l'extase).

Jamais qu'un mariage nécessaire.

Nécessaire la provocation sauvage de l'animal charnel les appels
véhéments le sillage obscur.

Entrelacements mesure pudeur bleu âpre mesure exhubérante
ininterruption de son maquillage le geste fleurs flammes éthé-
rées de mon geste son regard de jais l'humilité de mon pa-
ganisme mon gris fané ferveur rejaillissante étrange feutre de
mon mari à l'oppression envoutée de moi.

O appels aériens o étranges abstractions de la bête.

Stupéfiante dégénération du littoral.

Cesser de griser l'imaginaire de nous.

Glisser le reflet encore un moment boire la danse sublime le
geste difficile mais sublime effusion tendre comme ballet souple
comme un appel lorsque l'aube...

La fatigue n'existe pas n'existe qu'une soif une impulsion éter-
nelle un besoin un saut une bête une effusion lorsque l'aube...
Non encore demeure bras tendus mon sillage demeure ma
femme ininterrompue depuis appels sans cesse boire blanc
lorsque l'aube... .. seule.

Seule de cette solitude présente seule de cette absence au creux
aux appels aux nécessités du geste mon animal de solitude.
Aube maudite chimérique aube maudite de cette délivrance de
l'oppression constante de ma peau toujours vide.

Mon vice sans confession mon oeuvre de la chair sans peintre
ma domination mon domaine mon drame ma gourmandise
convertie.

18

Crépuscule bouffe d'aube rapiécée sans ouies sans roulades ni
vagues ni serpents ni gueules de termites ni plus ni moins ni
rien qui s'accroupisse en moi ni cordon ombilical rouillé ni

gargouille dans ma bouche ouverte renversée ainsi que l'envers
d'une cloche.

Ni clavier ni nageoire ni trompe ni glapissement.

Rien qu'une peau toujours vide désormais couleuvre laiteuse
tortillant ses seins en haillons.

Rien qu'une porcelaine fêlée.

Que dans ma termitière tellement l'on parle de mes jambes
pourtant.

Résonne dentelure déracinée.

Que dans ma termitière des grappes transparentes aimantes
me rampent jaunies m'estompent m'effacent me dénudent de la
présence difficile.

Me désarçonnent la peau m'asexuent de mon amante cuivrée
amante convulsive comme le serpent de mer ma cheminée ou-
verte ma bouche vide de rougeur ma harpe avortée.

Parler de nous en larmes de reptile monté en fièvre une sym-
phonie d'horreur nous sépare (rire).

Les dalles écaillées de mes hanches apocalyptiques les reptiles
en cruches de mes gémissements nudité de l'anguille autour
de ma voûte prunelles voûtées croupe sans ascension.

O ma peau qui s'illuminait de l'acceptation.

Le chemin du silence tracé sans retour le chemin de ma jambe
coupée tracée sans retour ô l'oscillation spasmodique de mes
hanches au-dessus...

Le chemin du silence tracé solitude sans retour tracée solitude
sans retour solitu soli.

SOLITUDE

Que cela me retourne la gueule dans l'arrière du temps où j'étais crucifiée mes prunelles de clown débordaient ma peau de première amante.

19

Histoire d'amour vous dire encore mon ennui pourquoi toujours mon ennui et peut-être pile ou face l'enfer des villes où l'on rencontre raconte une histoire d'Amour vous fatiguer à raconter commençait par histoire d'amour vous n'en croirez pas vos yeux mener au suicide.

Pas de précision pas de problème mais un certain nombre de pores de la peau qui s'ouvrent pour pile ou face FORD a-t-il été vainqueur au Mans mil neuf cents soixante-six une histoire d'amour motorisée le coeur à la folie folie insinuante elle en est morte de mourir d'absurdité ombilicale.

Histoire d'amour commençant il était une fois faire différent raconter une histoire habituelle pleine de conventions et parler malheur faute de parler bonheur mais ensuite cela arrivera sur le rebord démesuré de dieu est mort vous raconter comment le soulagement l'altruisme suicidé mène au bonheur.

Croiriez-vous est dieu mort quand j'écris ceci que je suis souriant comme jamais petite jouissance basse et frisson de l'échine par méchanceté pas bête de se faire des caresses sur le malheur des autres pourquoi elle se suicide la folle la folle de moi ouvre ta bouche je suis ma méchanceté où elle me mène ne me soustrayant pas au rythme des grandes villes méchanceté indifférente et dépersonnalisée.

Il était une fois pauvre homme qui pensait il pensait dieu est mort ainsi elle commence son histoire d'amour n'est-ce pas elle est drôle à se tordre les ongles des orteils ou les ongles sur le front mais aussi il pensait (continue-t-elle) pas de dieu pas de vérité pas vivre découvrez vous même l'absurdité de la chose ne me dites pas que clairement cela n'est pas clair comme l'eau boueuse de marque Evierobinet l'eau vraie cela est aussi ridicule



... elle porte des tricotés fully fashioned ...

Se
qu
l'éc
sur
long
cro
com
mou

(cont
même
par il
remaq
remaq
peu de
Soin e
inquiète
qui la p
se termin

A l'heure
ne qui p
penser au
vieillir de
pensait m
dole d'ho
vivre cour
faite que je
elle) plein

que dieu est absurde et il pensait (qu'elle continue) et il pensait vivre vivre sentez encore dans le commentaire sur la vie que cela a été écrit au milieu de l'intense circulation de l'après-midi d'un fauve en montagne ronflante.

20

Sentez encore que Péetrovna (cela est son nom russe) quoique qu'elle soit morte dans mon beau pays c'est l'hiver le long de l'échine du Saint-Laurent quelque part sur un drap blanc sur une table dure et haute et entourée de mains à droite le long de l'échine du Saint-Laurent à gauche je n'aurais jamais cru que cela puisse Sonia Péetrovna être un jour mais il pensait comme la danse est dense mais dieu est mort ici et il pensait mourir.

21

(continue-t-elle) encore de la même façon la danse slave du même auteur-compositeur-interprète-mensonge (continue-t-elle) par il était une autre fois quand même elle insiste vous avez remarqué (me sentir obligé de vous demander si vous avez remarqué) et je tombe de sommeil car je pense que dormir peu de temps fatigue et reposer longtemps fatigue aussi que Sonia exagère de toutes façons mais je connais la fin ne vous inquiétez pas de toutes façons malgré le psychiatre suicidaire qui la pousse à l'assassinat de dieu est mort de toute façon cela se terminera très bien.

A l'heure dite donc une autre fois un pauvre penseur un homme qui pensait ce que l'on m'a dit fait continuellement même penser au suicide c'est mordre battre l'échine du Saint-Laurent vieillir de quinze ans le fleuve trop jeune pour le suicide il pensait mourir amour amour il-n'est-ce-pas-pensait-drôle ce drôle d'homme qui pensait (continue-t-elle) toujours pensait vivre contradictoirement que la volonté du dieu vivant soit faite que je copie textuellement de son histoire d'amour (m'écrit-elle) pleine de convictions de dieu est mort et la vie est ab-

surde quelle folie croyons qu'à voir ces mots dans cet ordre tellement logique pour rendre compte de sa journée et dire que la vie est tout à fait que la volonté du dieu vivant soit faite dans le ventre du mystique enfanteur.

Pourquoi vous voyez cela encore les brefs mouvements du corps dans le cercueil qui nous fait croire que les échantillons extraits du catalogue des vers intérieurs ne la satisfont pas.

La vérité est (continue-t-elle) par un homme qui pensait vivre qui est mort qu'elle dit ça c'est un monsieur dans son cercueil (que je copie textuellement dans ses lettres où elle parle de l'absurde deuxième étage) en plus Sonia Pétrovna ne veut plus vivre encore elle est bête le suicide pour Marilyn ça va Sonia jamais elle porte des tricots *fully fashioned made in France*.

La vérité est qu'elle continue par un homme qui pensait vivre qui est mort (affirme-t-elle) c'est le bouquet un monsieur pareil dans son lit r r r r r r r r r r R R R R R O N que je copie textuellement dans ses lettres où elle me parle de l'absurde deuxième étage d'où vient ce bruit étrange comme un chant d'un chat si l'on veut chant plutôt c'est une erreur de chat si l'on plutôt un bruit de chat qui s'appelle rrrrronronnnnnement (continue-t-elle) plus loin Pétrovna ne veut plus vivre encore être en vie ne l'amuse pas elle pas comme Marilyn tout à fait elle veut dormir dans des tricots *fully fashioned made in France*.

22

Et puis après trente six mois de paiement sa nouvelle voiture de sport payée ne pas mourir avec dettes ce n'est pas gentil après trente six mois me tuer vous n'êtes pas fou c'est de la démence qu'elle dira.

Mais le premier versement n'est pas fait et n'a pas voulu de sa propre volonté une voiture de la tentation plein le coffre et la puissance bestiale de l'animal c'est terminé pour qu'encore elle veuille mettre au point les préparatifs du départ bête comme

elle est elle parle encore anglais plutôt que chinois se croire originale cela est sa pensée même se marier dans un chantier de construction au son de pile ou face et marteau-pilon ne m'en veuillez pas si je répète je tarte à la crème comme elle au son de lampes fluorescentes qui éclatent.

23

Sonia prend presque peur et abandonnée est sa volonté le jeu des histoires comme le tunnel sous la Manche de son chandail c'est long et indécis elle continue vous disais-je en anglais je copie ce qu'elle copie dans les tragédies anglaises d'un grand homme n'est-ce pas qu'elle est lettrée *to be or not to be* ça s'arrête là pour le grand homme auteur tragique drôle (qu'elle continue) *in love*... elle s'arrête là pour le moment *to be or not to be in love*

Il était une autre fois qu'elle dit une autre autre autre fois (que je copie dans ses lettres textuellement) où elle me parle de l'absurde (continue-t-elle) par... absurde qu'elle dit elle-même dans sa logique inaltérable et suicidée.

Puis elle change de style me parlant comme Sonia Pétrovna née quelque part sur l'échine du Saint-Laurent me parle normalement qu'elle dit me moi mon cher monsieur et qu'elle est malfichue quel drôle n'est-ce pas de mot que vouloir dire probablement mal fichée dans fiche pour électricité ou fer à repasser mal électrocutée ou manquer de courant alternatif ou continu dénudé de sens demander à son professeur de physique humaniste qui comprend tout ce que je ne comprends pas et perd le reste de l'électricité dans la nature entière qui émancipe.

24

Je me sens devenir ridicule c'est pour cela que je m'arrête un peu vous avez vu *la nature entière qui émancipe* la poésie réveille les passions qui embrouillent l'esprit (ce qu'il ne faut

pas) devant demeurer lucide jusqu'au suicide pour en jouir méchamment comme je vous le disais il y a quelque temps.

J'avais depuis très loin de l'électricité mal fichue la pauvre Sonia dans son bain électrocutée quelle mort atroce pas même profiter de l'expérience.

Elle veut encore que je lui infuse de la passion qu'elle est ivrogne infuse qu'elle dit dans sa paresse qu'elle est continue est en disant qu'elle interrompt mon bonheur quel ange décidément (je le sais tu te moques de moi).

A quarante-cinq ans pourquoi Sonia Pétrovna ne s'est pas suicidée raison qu'elle l'avait fait avant avec l'ordre mathématique qu'on lui connaît elle s'est suicidée et elle ne peut refaire ou re-mourir le passé qui est bel et bien passé fou de quarante-cinq ans sur le dos mais Sonia est folle de moi peut-être la fatuité est à mes trousses mais c'est possible.

25

D'une voix timide elle s'avance elle me parle encore de philosophie (je n'y comprends rien) les hommes furent toujours soumis à l'esprit rationaliste de notre mère la France (sa philosophie à Sonia m'ennuyait) elle absurde pendant quarante-cinq ans plus que cela si elle vit encore si elle rampe toujours jusqu'au lancement de son livre en réponse à sa déformée parole dans celui-ci pour se défendre des déformations nécessaires introduites ici-bas dans ce cahier en copiant textuellement.

Sonia Pétrovna d'une voix timide me dit qu'il est huit heures qu'elle continuationne disant m'ennuie m'ennuie m'ennuie et qu'elle m'embrasse l'idiote (je suis méchant et j'aime me venger) elle dit malheur mais elle me prend pour l'ennui et la folle m'embrasse j'ai comme marre ou mare d'eau j'ai fait ma part de craindre les nouilles et les tartes à la crème et croire au Viet-Nam américain D K L I C qui m'écoeure quant à Oli-

vier qui vient d'ouvrir un nouveau restaurant il ne me verra pas la main droite sur le bras gauche et le pied dans ma poche.

Qu'elle continuationne ou continuationne encore une lettre parlante (elle me parle d'une écriture avec de beaux sentiments) mais ce temps est passé et pour qu'il demeure qu'elle oublie son suicide avant son accomplissement la chère ou la chair des filles reflurira j'en ai eu marre mare d'eau comme je disais dans le cerveau que ce lavage j'en augmente la crotte sous mes ongles des beaux sentiments qu'elle m'a enlevée extirpée comme le ver solitaire qui m'aimait tant et auquel je tenais si fort le monstre d'amour je levais le bout du monde je l'attirais vers moi et le cable je l'avalais sans maux d'estomac noyez-le ou non jamais ne pourrai plus vous dire la vérité que l'ingénue m'a volée d'un brûlant amour elle a brûlée mon sens esthétique et puis elle parle de la différence de l'océan entre toi et moi (qu'elle dit) et creuse quand elle parle des affreux petits romantiques.

La fesse droite ce que j'aurais aimé les mots pour la mordre qu'elle m'écrit n'écrit ne ni pense pas ni en français ni en mots la dinde comment elle peut faire la vie comment moi je n'écris pas facilement dans une langue bâtarde du français.

Mais je dirai aux excellences littéraires que je gratte mon nez sous leur nez avec mon ongle pointu et pas rongé et que je n'écris pas en français mais en mots d'aucune langue qu'ils ne peuvent maudire les mots dits.

26

Encore j'en reviens à Sonia Pétrovna qui ne veut pas entendre quand je lui parle elle refuse le beau avec des sentiments malgré soi (dit-elle) on est esthétique elle n'est pas folle ou non je lui mordrais la fesse gauche aussi et elle me reprocherait cela et me violerait Nietzsche (comme elle dit je ne veux pas faillir à la tâche de terminer cette lettre (qu'elle dit) hélas il n'y a pas de vérité est la vérité et ne veut pas s'accrocher au coeur

des affreux petits romantiques comme elle dit dans sa lettre qu'elle m'embrasse je fais la grimace comme quand elle me dit qu'elle a envie d'aller.

Sonia qui me revient encore aujourd'hui mardi le vingt quatre m'écrit quelquefois quand son anatomie se sent bien elle fait sa commande et fixe le lieu la date et l'heure de la prochaine retrouvaille.

Il me faut encore parler de pile ou face puisqu'il s'agit de pilules anti-concepts philosophiques de Nietzsche sur lequel elle revient toujours comme le beurre dans la poêle de la conception de la vérité vraie qui est morte dans la lettre précédente.

Comme j'aurais dû la recouvrir de chaux vive et du rideau mortuaire quand la première fois ses lèvres...

27

Elle ne veut pas m'en faire et me raconte son inceste incestueux avec l'arbre de son frère dans une cour de triage à l'ouest du Canada à la suite d'une émotion asphyxiante produite par la fumée des locomotives voyeuses.

Pour que son gras se glisse en moi j'ai fait la place n'est-ce pas nécessaire aussi la place pour un siège éjectable en cas d'urgence qui a servi heureusement que la façon de fonctionner fonctionnait heureusement que de toute façon tout se termine bien.

Son frère qui l'a éteinte qu'elle m'écrit puritaine plutôt éléphant d'elle qui a éteint son frère comme un éteignoir pour les cierges et teignes j'ai envie d'un mal de ventre je me rends compte maintenant que la méprise était toute puissante sur ma personne qu'elle me racontasse son péché anatomique me digère encore de l'intérieur de l'intestin d'où elle vient aujourd'hui pour me parler (et je copie textuellement sa lettre du vingt-quatre aujourd'hui) où elle absurde c'est un répit de toutes les corruptions du plaisir l'abject plaisir (jamais le bonheur)

et le mensonge me parle encore me fait vomir d'indignation car j'ai encore cela.

Et maintenant elle me met sa tête dans les jambes et me demande pourquoi je serais honnête avec sa tête (si je ne déchirais pas mon maudit esprit que conserve nietzschemment sa carcasse) mais il y a ses jolies paumes chaque côté de sa bouche sur ses joues.

Sa tête... et elle me reproche d'abandonner le plaisir pour me frotter l'humérus sur la peau du bonheur (impossible dit-elle) et garde la chair en son partage et le cerveau rationaliste comme je copie textuellement dans toujours la lettre actuelle du vingt-quatre.

Elle dit encore jouer avec notre amour (mon oeil) appelle-t-elle cela pourquoi pas seulement rien puisque le cerveau rationnel aime voir l'or doux de l'index se promener dans la boue et oubliant on retrouve là si l'on a bien visé on retrouve un sourire le sourire des belles émotions.

(quelle parole) elle me dit maintenant que leur inceste (sur lequel elle revient dans la poêle) émouvait son frère et cela lui plaisait (qu'elle me dit) car cela lui manquait de voir entendre l'incestueux ému.

28

Avec moi c'est l'autre elle qu'elle protège non pas son corps qui s'ouvre trop mais sa tête (ou son coeur s'il y a lieu) qu'elle étouffe et que je n'approche pas pour caresser elle me noie alors dans ses lèvres de toutes sortes roses ou rouges et ses bouches d'égouts (elle dit défendre cela même au risque de ne jamais se suicider).

Et en attendant que je sois sa raison de vivre elle vit.

Mais touchante toujours jusqu'au bout du sexe elle termine la même lettre du vingt-quatre par d'horribles sensibleries qu'elle veut mon bonheur à la fois le sien.

Mais encore qu'elle n'est pas sûre de m'aimer étant donné que je suis toujours noyé dans son ventre et qu'elle ne me voit horriblement jamais que barbouillé de rouge et tous les jours et ce n'est pas assez pour oublier et elle ne me parle que de sa mort prochaine.

J'en aurais marre et je m'arrêteraï déjà dans cette monstrueuse orgie providentielle si je ne savais déjà ainsi que vous maintenant que de toute façon cela finira bien.

Si l'on regarde autour de nous par exemple la misère qui sévit dans les bureaux de la Place Ville-Marie et "les éditeurs qui crèvent de faim faute de bons textes" dans la neige blanche et sale jusqu'au cou ou la constante observation de l'entraînement microscopique des lointains verbiages de mon abruptissement totalittéraire et insensé l'on peut croire malgré le non-sens de ces dernières paroles que probablement le monde va mal.

Attachant autour de mon cou les lourdes chaînes du faux amour passionné et étranglé par sa charge elle dit encore qu'elle veut me serrer et mourir de moi comme encore si c'était moi qui l'avait vagi quelle horreur quelle monstruosité.

Me convaincre que je n'aime que moi veut m'allier à son pénible étirement jusqu'au bord du précipice engouffrant qu'elle me dit mourir encore et dire que je t'aime j'ai besoin de le dire que j'ai besoin de ta peau ferme la peau sur mes yeux et dis moi encore si homme j'étais ou vice versa si tièdement tu étais une fille qu'elle dit moi une fille esclave vous voyez ça d'ici comme elle dit il y aurait quelque chose entre nous que je copie textuellement comme toutes les citations.

Ma main sur ma tête n'est pas là inutilement à creuser pour une solution jaillissante que diable la main est lente dans cette recherche où peut-être le plaisir abject n'existe pas mais urgence

avant que besoin énergique exploite sans relâche la moitié de moi qui va trop loin en elle laisser de toutes façons la main sur la tête pendant le déchirement profond dans la boue et l'autre griffe sous la fesse qui bougeait sans cesse et se contractait.

Elle dit aussi des paroles que je cite de sa lettre : vivre parce que mourir est trop lâche.

Alors Sonia Pétrovna se promena dans la grande dépersonnalisation urbaine ma main sur ma tête tu me disais amour et tu pensais ma main sur ta fesse et tu pensais velours à mordre comme cruauté ne dépasse en rien l'idiote de vous à la période anale comme vous dites trop souvent mais disons le une fois au moins disons dégueulons vulgairement comme vous le faites après vous être saoulée d'étoiles alcoolisées.

Elle reste là jamais pour personne mais pour elle seule à raser l'asphalte avec une faux en oublie son café brésilien qu'elle ne boit jamais et le vil violeur de mari qui chaque jour ou pas capable de dégueuler comme elle dit pas capable de je t'aime comment croire je T'AIME T'AIME T'AIME pas capable comme je pense maintenant dégueulasse.

30

Notez bien l'emploi de mots vulgaires et dégradants comme *je t'aime* et *dégueulasse* mais cela n'a pas de sens et c'est autrement dit des paroles inutiles.

31

Elle dit maintenant comme est eclectique une tête ordure puis ordure un remord sans doute et elle ajoute dégueulons je commence à en avoir plein la panse moi aussi et je pense je dégueulons.

Sonia Pétrovna n'a plus jamais eu de ces lueurs comme j'ai l'os du nez rongé par sillons cela jusqu'au dernier fond de mon crâne où je n'ai plus de nez mais des hallucinations questionneuses comme pourquoi dire que tu veux me violer parce que ton dieu n'existe plus depuis qu'il est mort et que vérité qui lui était parallèle est de nouveau inexistante de par l'inaccessibilité du mort.

Voulez je vous raconte comment l'enfer des villes est venue à l'oreille de Sonia Pétrovna pourquoi elle s'appelle d'une façon russe c'est une ruse elle n'y est pas du tout dans la peau d'une égale de l'homme son travail aidant à cela et Pétrovna lui vient de son père américain qu'on nomme Pete prononcez pète pour dire qu'il éclaboussait continuellement Sophie pour Sonia qui est son nom originel et celui de sa mère qui fut vendue à l'affreux américouille pour la somme de trois dollars vous dire toute sa valeur à l'époque c'était beaucoup a enfanté cette monstrueuse Sonia Pétrovna pour vous dire l'origine de son nom.

Mais elle me toujours débute par me souffrir dieu à l'oreille elle dit qu'il faut se poser quelque part pour ne pas poser partout ses pieds malpropres et ne pas s'envoler la perfection étant néant et reste la merde (le caca) c'est-à-dire la vie car l'objectivité est plus absurde qu'islandais et illogique subjectivement croyez que j'ai pris conscience sur la main tout le savon de l'enseignement sophiste sophistiqué.

Donc l'enfer des villes lui trotte dans jusqu'à l'abandon de la dernière réalité possible au bout de cinquante livres de porc cochon pour salement sentir mauvais illuminé en me parlant comme cela de l'abandon total maintenant de mon tout petit garçon pour la première fois (comme elle dit) et la dernière fois une seule où elle est morte pour vrai de la jouissance du coeur un court instant j'allais la croire mais voilà je ne suis pas fait pour accepter sa *maudite* (c'est un mot à elle comme tous les mots vulgaires) existence à elle autour de mon... mourrai-je comme elle dit ou encore mourrai-je ou vivrai-je que de questions inutiles on verra bien si violée te vas ou non.

Elle ne sait déjà plus quoi me dire que seulement même autour de nous il y a une île et le souffle blanc ne sort plus si dans le gras elle se baisse un peu plus bas comme dans les draps il ne reste que la fatigue à mourir de rire de marre j'en ai pour répéter longtemps que Sonia me tortille encore plus les intestins et que depuis son suicide imbécilement je l'ai dans la je la porte dans ma plus profonde horreur comme le sac de gras que je lui ferais manger par les narines.

Elle dit que la distance ne nous fera pas nous aimer davantage et sa triomphante raison triomphe de la vérité qui n'existe pas. Elle parle de distance alors nous allons partir sûrement le matin de la post-répousation officielle mais je ne veux pas sortir mon épée pour défendre ma peau qui reste jusqu'au dernier souffle mon sexe unilatéral parle aussi de rêves que j'espère être son départ fou sur tout à coup quoi te dire qu'elle dit encore je t'aime je me moi mon j'en suis rempli.

Elle l'avait prédit après son suicide c'est-à-dire prédit avant pour après être quelque chose pour toi comme près de mon antithèse pour d'ailleurs se serait préférable qu'elle dit comme raison pour le savoir elle l'aura voulu et sans jamais mourir d'amour sur un nuage ni même de plaisir abject dans un lit.

N'existent pas ni voyage ni nuage pour Sonia Péetrovna et sa dureté garce ne se change pas qu'elle qu'un de beau d'ailleurs serait préférable et dans ultime serait sous la nudité du ciel.

Toujours pour soi (qu'elle dit moralement) les autres (mon oeil) sont déjà loin ferme les yeux et l'euphorie (qu'elle dit) en se faisant aller se foutant de ma plus belle gueule littéraire et de ma phrase et elle dit ma satisfaction personnelle les autres déjà si loin et elle a raison aujourd'hui je plaisir abject de elle à la déformer un peu beaucoup plus qu'elle ne

l'est et toujours dans la plus simple fonction adoratrice de son dieu pour être charitable car dieu est amour.

(elle dit) quand j'ai cessé de dieu être l'esclave amoureuse du supplice de coucher avec la croix et de croire en sa miséricorde plus jamais je ne fus orgueilleusement charitable et je n'y pris plaisir pour cette raison j'ai plutôt dans le gras mis ma face et décider de n'aimer que moi.

Feindre feindre de monter au ciel plus vite que les fesses de fusées brûlées et ne me demandez rien je pourrais vous dire la vérité.

Qu'elle aille lui demander la vérité mais elle ne saurait jamais comment demander sachant impertinemment pas ce qu'elle cherche et cela est que l'incestueux a la rubéole.

Maintenant deux mains sur ses fesses pour elle dit ça va mal je veux croire et dieu est illusoire comme le jeu envoûtant de l'amour qui aller au parc Belmont. Dieu est l'imperfection de l'homme n'importe lequel même l'homme de l'amour des dunes de sable et puis je suis peut-être (comme elle dit) *en hostie de Christ* (comme elle dit) et ça se termine lâchement là son avant-suicide sur la corde raide qui elle tombe de la corde et se pend ici ou ailleurs qu'elle importance pourvu qu'elle soit pendue n'importera sommmmmnoleusement plus son emploi du temps et plus jamais aucune modification à l'horraire de la jalousie.

Solitude ce qu'elle est vous dites un repos vous dites une sagesse une simplicité vous dites vous jubilez vous croyez ce prêtre en chaussettes ce bouffon obscène dites puissances intérieures vous ne vous déformez pas jusqu'à m'abandonner votre raison sociale et me laisser avec les sottises de mon crâne fou braque comme difforme et discordant maintenant que ma nudité se fait continue et gémissante dans ce refuge fortifié et prisonnière de mon inconscience en collier de harpes.

Comment puis-je dans ce castelet déjà de mon fanatisme ne pas penser déjà à y mourir de la luxure de ma solitude de l'épuisante et symphonique raison perdue perdu le sens exact des sens fétiches devenus d'une envie sournoise happante capricieuse exigeante saignante qui demande sans cesse le baume d'une noire honte maintenant morte perdue sous les débris de ma conscience de je ne sais quoi décolorant la rougeur de ce cheik vicieux et délétible qui viole et glapit et circonvolutionne contortionne et bombe plus que déjà sa grosseur et son idiotie orgasmique.

Comment puis-je penser me tortiller un jour dans l'herbe tendre hors de ce cirque de pacotilles comment croire encore pouvoir spasmodiquement bouger l'opulence de mes hanches et la rose rondeur de mes épaules ma vague nudité de sphinge dans les draperies de mousselines fraîchement absoutes de la fenêtre que chacun voit enfin de la vision du juste voyeur le trouble qui monte en mon corps quand j'en sais un autre à ma recherche comment regardant la grisaille devant moi derrière à gauche droite sur et sous moi croire à des accès de soleil sur ma peau.

Volonté de ainsi qu'un refuge que je trouverai.

En attendant l'hérétique douleur de garder une jupe sur ma peau d'égarer mon sexe et comment mourir de m'écarter sans cesse mes luxueuses narines longueur oscillante des journées jaunâtres assises sur leur cul de fond de ciel pourpre et sur leurs talons aussi des arbres déchus tandis que leur dentelure désordonnée résonne les ongles rongent la chair moulée de la terre.

Comment où prendre le sourire grimaçant de l'attente de ne pas y penser qu'il reste encore vingt soleils à combler avant déjà trop bientôt.

Penser dire quand je tombe de mon lit je glisse et je me dire quand je tombe dans le gouffre profondément noir et profondément gouffre jusqu'au fond de l'eau épaisse de la nuit

quand je gouffre mes griffes résignées dans le clavier de l'apocalypse rongé par les punaises du latin *putere* puer et *nasus* nez tout cela m'écarte des pâturages et il me pousse des callosités sur la cage thoracique force de me traîner nuement sur les herbes dures prisonnières là dans mon ventre extérieur où se trouve mon lit une fosse puante une branlante et une chaise table aussi lointaine de moi que moi de l'herbe et aussi absurde d'y penser que de dire je marche mouche sur les murs ou je saigne ma chair avec mes yeux qui déracinent mes rêves et me perruque en gris.

34

Comment dieu va humanité qui d'abord ou moi je préfère la peau en bas du gouffre précipité pris battu dans la même eau grasse mourant sans geste mon sexe solitaire sans survivance de moi-même lasse sans mon fétiche-bonheur-bonbon.

Sans ampleur sans alentour sans . . . sent le marécage et le pieux ermite que n'être pas Degas nu guettant le moment de la danse je spinge et je m'enroule en colonne torse en volute et sans volupté je frissonne et je cherche un mari un

Jouer jamais comme enfant à la douceur de tuer l'avenir pistolet-fusil-devenant-grenade-mitraillette-burpgun et projectant projectiles sur mes projections avenir avenantes.

Je m'écarte comme s'ouvre un tombeau sans spasme sans convulsions la souris sort du bas du mur se frayant le chemin pour aller calvaïser sa résurrection sur pieds à cinq doigts et mains à quatre yeux plus que ronds et sa bouche pleine de narines son bec de lièvre quatre incisives saillantes presque ma soeur presque araignée sournoise velue mais lisse tandis que je me relève doucement sans frayeur et barre son chemin de retour avorte sa liberté.



... les courbures de tes jambes grises m'attise
le coeur ...

Je me

Décou
sous t
frisso
souris
ma co
geste

Je me
recher
gens e

Mon c
peu f
coeur e
j'ascen
serve s
que rou
m'enser
grisaille
entre e
mort ai

Ma coit
senter s
apprivoi

Nuit op
ta belle

Te parle
toi mon
la courb
feu ainsi

Tandis q
palpable

Je me découvre des vibrisses.

Découvre le regard de son oeil rond caressant imagine la caresse sous ma peau ayant presque "*un joujou de la vie elle-même*" et frissonne déjà dans mon intérieur utérin de faire cadeau d'une souris souriante à ma peau mon sommeil ma nuit indormable ma compagne ma tentation singulière celle de ma solitude mon geste sexué qui empêche la fuite de l'être.

Je me dé-trompe-l'oeil-joujou-bonbon et trompe la réalité et ma recherche d'institutions gouvernementales où l'on suicide les gens et leur donne des allocations.

Mon calice trop plein se renverse et je (re)deviens une vraie peau furieuse oublieuse de ma froidure réfrigérante en rai-de-coeur et me retrouve en croupe ma belle vie absurde sous le bras j'ascensionne émue vers la mort aboutissante des amours en réserve sous-cutanées et rongeantes à belles dents une pomme croque rouge de mes quatre incisives de souris le temps éphémère qui m'enserme me blondit m'orientalise me cuivre au soleil gris grisaille du ciel de ma prison mon soleil gris brisure au mur entre elle et moi toi et moi *ew and me make we* à la vie à la mort ainsi qu'une fièvre une éternelle cantilène.

Ma coiffeuse de tendresse est venue me dire bonjour me présenter ses lettres de créances et n'est plus que grise épouvante apprivoisée.

Nuit opalescente qui vient à moi laiteuse et hallucinée hormis ta belle fureur hormis ta morphinomanie.

Te parler à toi nuit de la danse qui me désalimente ainsi que toi mon divertissement tu débordes ma peau de toute ta race la courbure de tes jambes grises m'attise le coeur prunelles en feu ainsi qu'un gouffre sexué inaccompli.

Tandis que je me fais monastère de toi seras ma chose en moi palpable provoquante.

Tu me fais tanguer tant que je renverse de folie ma tête et relève mon ventre tu me refais vierge et me défais chaque jour comme un nouveau littoral dont la mer défunte projette éternelle ses muscles et ses singulières courbes.

Toutefois cela n'est qu'impossibilité car comment puis-je bestialiser ce qui est déchu tellement déjà pourrais-je mais autrement... cela est bien beau mais encore que vais-je faire du vide luisant et sous-alimenté de ces veines et de leurs soeurs où le sang ne coule plus qu'avec peine.

Je prisonnière suis de l'écoeurement effronté de moi-même et ne peux même suicider (on y revient toujours) ma croupe et mes hanches et la prose de mon creux et s'élargit encore mon fanatique ascétisme et s'en va dans un mouchoir tout ce qui reste de possibilité pour affronter les pendules et l'amaigrissement que m'impose ma funeste prison son exacte pénombre ce paysage téméraire d'inexistence.

Oublieuse ce mot impression en moi d'avoir déjà commencé un regard par mon regard d'oublieuse ne pourtant devrais oublier si maudiquement facile tout ce qui précède vous savez... l'occidentale tentation du bonheur me bouscule la forêt par désœuvrement le problème du bonheur selon le regard sourissant d'une sainte-nitouche-surtout-pas elle s'écroulerait sûrement ma noblesse éclatamment chercheuse et plus encore se rigolerait jusqu'au ruisseau où elle se fond du ruisseau noyé et deviendrait icelui et stupéfaite et dégénérante et décolorée et roide ne trouverait encore pas les pièces de petits bonheurs en or ou ne penserait même rien de cela ma tentation voilà comme souris ce bien qui est et demeurera tant qu'il ne sera question que de ronger que d'avancer jusqu'à son trou et pouvoir y passer.

Hormis cette obligation de ronger encore si trou le n'a pas d'issue n'est même pas dupe de cela elle creusera tant que la chair sera bonne que l'intimité ne sera troublée d'aucune façon.

C'est ainsi qu'à bien y penser le bonheur comme la souris seulement le ver solitaire qui pouvait me le procurer mais dans

le ventre de celui à qui je l'ai extirpé laxativement et la solitude le ver est mort de sa belle mort bien étirée.

Ah jolie chimère jolie furieuse folie qui me tue ma prison sur mes déjà jolies épaules et maintenant imagent courbées sous le poids du gris et réduite de plus à l'amour-souris et désir solitaire du ver qui s'alimente continuellement à mes souvenirs d'outrebombe chateauluisante et se crispe effrontément sur fragments obscurs qui met le feu aux joues comme un regard d'enfance que je devinais déjà indécemment et tenté.

Je ne puis même pas me résoudre à rien espérant toujours et comment puis-je un sourire qui adoucirait courtiserait l'ire de ma foule et viendrait enfin à moi chargé de soldats morts et couverts de fleurs au milieu desquels je trouverais peut-être l'auguste souris qui voudrait bien de moi sans s'alimenter de ma peau seulement souris errante et châtiante le froid prendrait résignée une singulière mais chaude demeure au milieu de mon monde petitement vibrant.

36

Mais tout cela me mine tellement de la couler du dessèchement que je... ce n'est pas comme ce parapluie qui m'interpelle en hongrois pour raconter son obscurité causé par la peau du dos drôle de carapace humide recroquevillante et je vous disais qu'il voulait s'expliquer avec la tempête sociale qui vient du nord de Budapest et disait *a boromet fényes almava csinalod csuszok a foldon mikor sikoltsz* tu me fais la peau de la pomme luisante je me glisse sur la terre quand tu hurles.

L'harmonie se sauve se cache dans la semelle est percée l'harmonie se cache pfttt... s'écrase sur la chaise pour cigarette se fume dans le cendrier cendre la cendre prend de l'empire britannique est-ce que ta grand mère est morte (oui) elle avait le cancer (non elle était juive).

Pourquoi passer des nuits entières à scruter son nombril puissance du soleil ce n'est pas là que se cache la résurrection d'Hitler bien sûr mais cela me crispe me déteste me mue ma myopie en lunettes.

Suffit ce n'est pas de ma faute à moi si je me perds dans la nuit qui vient me convoiter et jamais ailleurs c'est pour cela que je n'aime pas les femmes et que je mens actuellement disant cela et que je les subjugue n'en croyez rien même que cela leur arrive à eux aussi d'employer de crépitantes expressions pour me roidir me figer dans mes oppressements j'allais dire qu'elles se servaient de préservatifs puis-je me enfin inutile surtout qu'une souris ça ne peut faire beaucoup de mal à arrondir continuellement mon dos pour voir comment elle se placerait dans mon creux j'en arrive à devenir exacte demie circonférence et j'abolis les idées mortifiantes qui voulaient que je la laisse s'installer seule sans m'occuper de son confort moi étendue toute longue en attente ouverte et devinant mais ignorante de cette nouvelle et chaude demeure... mais je me fatigue d'être continuellement repliée comme cela sur sa vie surtout que maintenant elle sait où elle va et que... je me fatigue je reperds un peu le sens de ce qui se passe un peu de ce qui bouge un peu malement dans la crypte un peu de sueur sur ma tempe un peu le geste un peu l'étirement ainsi que le jour ou le monstre est sorti de moi un peu cet étirement mais personne pour retenir mon bras c'est — c'est mon enfant qui revient en moi... enfant... c'est... en moi — non — non — aaaaaahhHHH !

La souris est morte la bouche pleine le crâne et le corps écrasés à coups de à coups d'horrible sentiments en moi lorsque je dans mon rêve vu ce que je voulais faire avec douleur au bas de mon ventre avec je ne sais je ne peux demeurer dans cette obscurité demander je ne.

La petite lumière qui vint lentement fut le soleil.

De quelque côté que l'on regarde rien puisqu'il n'y a rien divague ma tête jamais rien que même une tasse de café ne résiste pas à ce rien et s'écrase ne s'écrase pas plus que sur rien s'écrase à jamais jamais qui croira encore après cela que je ne fais pas que plaisanter ou de la conversation changer la course du mille mètres ou encore je ne sais quoi d'aussi fou que de

courir pour dire que je suis bon puisque enfin je cours aussi vite que moi qui me précède ou dira que j'ai voulu faire diversion divertissante ou que c'est une digression associationniste et que je me sauve de la souris dans un monde ainsi je disais je me suis accoutré comme je vous disais tout à l'heure d'une drôle de façon ce matin une cravate et un chandail ça fait fou fou un monde ainsi que le cinéma américain jamais autre chose une cravate à Jerry qui penserait qu'il s'agit d'autre chose surtout quand reste ce vieux goût de café de cette digression au fond de ma bouche qui ennui ma langue folle qu'il faut mâcher à la menthe pour qu'elle vogue sur les lointaines plaines au coeur de l'Afrique ou sur les bords du désert.

Odeur chauffée à l'huile de ricin de morue à la fois foie ou n'est-ce pas c'est l'hiver ce café qui fait voguer puis renverser puis couler au fond des plaisirs de la mer pleine d'eau.

38

Sourire de la chaise quatre pattes devant ou derrière dépend de quel côté on regarde le piano faussé mais je me ferme d'un bout à l'autre du siècle de Louis XIV jusqu'au milieu de l'autre côté du golfe du Mexique en as-tu déjà vu une belle comme cela pas un pli pas une bosse pas même un petit chameau une vraie pièce de collection trois février mil neuf cent soixante sept.

J'arrête là la digression maintenant que vous êtes refroidis je donc reviendrai.

39

Petite lumière disais-je c'est le soleil qui me survit car le seul possible silence est celui de la survivance et la seule possible issue . . .

S'appuyer mon corps tout le regard du mur solitaire de pierre nue comme ma bouche pleine ainsi que l'est de désir non (*je regrette ma chérie de ne point vous avoir téléphoné plutôt plus*

tôt que de vous dire je vous aime j'ai suis une maladie) élégance plissé de refus.

A toute sa crue résignée devant.

Je prosterne devant toi mur inaccessible mon ventre que je déracine sur tes parois je me saigne éternelle vierge que je demeure sur tes fragments impérieux.

Si elle joie joliment déguisée comme vous savez l'extirpeur (d'enfant-mort dans le ventre des femmes) appelé médecin qui se masque de blanc pourquoi pas ma souris cachée comme cela son lièvre de bec dans le blanc et oublier à tout jamais la morsure possible et aussi même pour ses petits mignons pieds des chaussettes avec un bout de mon pauvre drap.

40

Joliment oui mais quel caractère quel refus mais un peu de détermination... de me la science traité petit-con-sot-montique on ne peut rien dire qui ne fut déjà dit par un ancien d'avant la première mondiale guerre ou un peu plus avant le rire lauréat de l'océan qui engloutit tout et noie souvent (à raison la plus grande force) pourquoi pas les souris mais ici à peine un petit danger à peine puisque la seule eau de Cologne est celle qui coule goutte à goutte et que de toutes façons je divague et que ma première parole voulait le fait clairement exprimé que tout est déjà né avant qu'on le découvre et même déjà mort avant qu'on ait le temps d'y penser.

Alors allez donc croire maintenant que ma petite pauvre pensée n'est pas hachée ou pas hanchée des hanches ainsi qu'une pièce de vingt cinq sous en vingt cinq sous toute d'un siècle de terreur en cent ans de terreur la peau et des os squelettiques de Sonia n'existent pas plus que n'existe la brique rouge aux cheveux blonds ou n'existe pas sa personne non truquées.

Je ne suis pas jaloux non je la tuerais de jalousie jalouse comme toutes les nouilles établies d'ailleurs si elle n'avait pas existé qui selon le lieu commun l'aurait inventée.

Moi je l'ai flairée comme un chien méchant sait laisser passer le postier ou le boulanger ou mordre ou le postier ou le boulanger selon le cliché très déjà employé dans les bandes dessinées de tous les temps reconnues.

Tout cela pour avancer mes amours souriantes (de souris) parler de choses que je ne connais pas étant prisonnière de mon sexe enragé et tout cela pour dire que je parle avec désinvolture et que je m'intellectualise un peu au détriment de ma chair et à l'implaisir de ma souris qui commence à avoir faim n'ayant pas manger depuis la prise de la muselière et qu'il ne faut pas la faire attendre étant les circonstances données et que peut-être aussi si je n'avais pas tant de conflits syndicaux à régler je m'attacherais plus à notre bonheur commun et à nos chances de hurlements.

Trêve de banquises intellectuelles.

41

L'escalier est mauve de la couleur des chouettes cela est l'introduction à l'amour parce que la nuit me glisse entre les... doucement.

Farouche caresse qui monte animale suivant les luttes de ma jambe toi dessinant mon rêve dans les pages de la terre qui se sent dresser comme la fierté de l'être qui va peut-être bientôt à la même corde que mon âme vibrer de toute la possible ponctuation de ta chair tintamarre d'amour celui de la mer celui de la rue de ces deux inconnues.

Aime la main qui te guide jusqu'à la chaleur vivante qui relève la mèche devant tes yeux toi interminable rumeur offense moi... offense moi...

Joli membre qui s'étire s'affole du *va et vient* caresse sans le vouloir tu t'inanimes de joie et ne te rend compte que de l'asphyxie que je te procure ma joie déliée par toi intouchable contour de ton museau ignorante de la mélodie que tu joues... chois-tu maintenant de t'assouplir après la frénésie.

Reste ainsi que tu étais là je serre là un peu ce qui reste de toi
dans ma main ravissant objet d'amour résigné

joli membre qui s'affole du *va et vient*

joli membre qui s'affole du *va et vient*

joli membre qui s'affole du *va et vient*

joli... joli... joli... joli... joli... va... va... va...

42

Satisfaction je te trouve alors que tu tangues du large du côté
et t'éloignes.

Te palper dans l'océan vertitudinal est difficile.

Amour souriant à moi encore recommencent jusqu'à ce que ma
femme puisse dire *he's fou the noo*⁽¹⁾ amour je souffre de vous
quand j'attaque votre absence je veux avant que vous ne dé-
périssiez pas davantage encore encore encore.

Encore.

Mais vous êtes morte d'amour après déjà si peu.

43

Je retrouve maintenant l'orifice bouché et je vous y ensevelis
vos soeurs viendront là vous chercher viendront là en cortège.

Il ne me reste que j'en ai assez de ces visages de fossoyeurs qui
chaque heure grattée au fond des cercueils ouvre la trappe et
du côté de la liberté regarde ces rivages de l'oeil abandonné
cette blancheur mortuaire et sinistre cette maigreur j'en ai assez
de retrouver ma solitude lorsque la trappe se referme sur moi
guillotiné.

Où suis-je ?

Voir la compacité pierreuse autour de moi ne mène nulle part
et la diaphanéité de la nuit derrière des barbelés pas plus et

(1) En écossais : Il est complètement ivre.

est-ce utile de savoir où vais-je je n'existe plus désormais qu'ici sans nul effort pour rien.

Et dire que je n'existe pas et que je me morfond et dire que je n'existe pas et que je m'ennuie et dire que je n'existe pas et que j'ai tué un amour souriant.

Je suis mon petit oiseau ma première neige qui fond sur le manteau des autres au printemps.

44

Dedans les grandes portes larges hautes de bois de fer armature une petite porte ainsi que d'autres portes s'ouvre et se ferme de la même couleur brun chocolat brûlé au fer à repasser mes pantalons grillés noir que jadis je portais mais il ne s'agit pas de moi s'agir plutôt de ce jour d'une année de grâce sanctifiante comme le sacrement (sacre d'amant) de la porte qui bas à tout vent sans se soucier de la couleur des jupes des femmes grises qu'on retrouse un peu partout autour de nous dans le ciel bleu calme serein moineau jaune comme le soleil qui frappe à la porte elle s'ouvre et laisse sortir une ombre qui a peine à marcher mais sur le visage de laquelle une indicible et indéfinissable joie se peint et à la fois une lourdeur et une mort à bras ouvert qui semble définitivement faire partie inhérente de ce personnage de contes à faire peur aux souris.

Ce personnage à la petite valise à la main et à la marche mécanique robot et aveugle semblait ne pas même avancer outre qu'avec ses yeux qui partout souriait d'une horrible mélancolie chargés ainsi d'une accablante tristesse qu'accompagnait la joie de la verdure la joie de l'horizon découpé le ciel moutonneux et sans artifice faux comme de la peinture dorée des lampions des chemins de marbre et un métropolitain très moderne.

Tout d'une marche mortuairement lente et obsédée torturante comme puis-je comment faire directement dire comment être comment vais-je ou encore autre chose encore comment me... ou encore ou autre chose comment me déshabiller.

Au bout d'une heure de soleil désespéré avec lenteur et regard pesant de midi sous le silence enfin déjà rendue à pieds cinq cents du mur de pierres haut de chaque côté des grandes portes que de choses à voir à goûter...

45

Je suis aspirée par le regard des arbres je chevauche les plantes et embrasse les fleurs tourne mes yeux renverse ma tête bleue dans le ciel rouge de pleurs de moi causé par l'absence de jadis et de maintenant qui semble durer semble durer et me tue au bord de la re-naissance encore toujours le bonheur de revivre seule.

Une rose est-elle une habitude...

Sonia Pétrovna marchait lentement le nez en l'air dans l'herbe enfin jusqu'aux genoux...

FIN

Peut-être pas.

46

Etc. et ce soleil qui meurt encore meurt de sa chaleureuse ivresse de boire l'eau de la terre océane et grouillante de vie à boire à boire de l'eau de vie pour mourir soleil.

Et maintenant tous mes ennuis sur mes bras bien tendus bien pendus au loin dans la nuit cliché dans la nuit cliché dans la nuit adieu je me soleil de soif de crayon dur comme s'avance en titubant avec l'aisance d'un pompier-copieur et je ne sais quoi d'amoureuement cornélien avec tout ce que cela veut dire et surtout ne dire rien mais n'exige nullement le geste ou la mélodie de qui que ce soit car c'est à pierre-fonducrâne que résonne et nulle part ailleurs que pousse la joie du foyer et les



... renverse ma tête bleue dans le ciel rouge ...

ver
foss
de
foss
d'un
fond
Hier
vun
marq
avant
tout
fin
dans
qui es

Perme
en fle
pomm
cristal
habis
pomm

A vra
susi v
qui ver
rendez
me mo

C'était
conneri

FIN

La proc
morte la

REFIN

verdeurs de fosses à terrer nos larmes dans cette singulière fosse où jamais personne n'osa lire du *Blaise* de peur de tomber dedans la plus parfaite aisance et de se mettre à plaie à aux fosses-oyeuses oyez oyez (je me cache lointainement au fond d'une huître et c'est bien ma myopie faisant encore plus la mer fondue avec le ciel).

Hier aujourd'hui demain c'est un peu comme on dit l'autre avant celui-ci et l'autre après ce même icelui je vous parle remarquez des clous que j'ai plantés tout autour de mon coffre avant de me descendre joyeusement dans cette fosse dont... tout à l'heure mais planté croche les clous dans le bois mou afin de rejouir du soleil qui dominicalement se trace pour moi dans le sable depuis que j'ai rencontré ce mangeur de crocodiles qui est un monsieur bien méchant.

Permettez-moi de me retirer monsieur à l'ombre des pommiers en fleurs que je respire enfin la graisse qui en dégoûte (les pommes seront belles cette année) à plein vase de terre de cristal de France ou d'ailleurs et se répand gentiment sur mes habits et les taches de son caca qui vient des vers dans les pommes.

A vrai dire je suis heureuse ainsi que le tableau vert qui est aussi vert que le tableau vert puisqu'il s'agit du même tableau qui verdit mon visage avec l'herbe que j'ai cueillie lors de mon rendez-vous de maintenant avec dame nature qui est haute comme moi en verbiage de tout genre.

C'était pourtant sérieux et ça se termine bêtement en jolie connerie dans le grassouillet gazon.

FIN

La prochaine fois ça va commencer comme ça encore *ainsi est morte la sainte* le vingt trois février mil neuf cent soixante sept.

REFIN FINALE.

Jean-Yves COLLETTE

NICOLE BROSSARD

EXTRAIT

d'où le passage qui s'ouvre lors que le texte se trace sans motivation autre que celle de suivre à la lettre quelque temps les pistes qui suivent et précèdent à la fois le passage ouvert liaison entre les termes sans appui toute encre en surface mobile luisante lente approche du sourire par le jeu de la main qui remue au-dessus du blanc muet

d'où cet extrait qui n'ose s'abstraire tout à fait du présent qui le construit selon un mode de participation pouvant faire du moindre signe une infinité de variantes dans la distance qui sépare l'un et l'autre de celui qui anime le passage actuel dont faire *état* à la limite ramènerait l'ensemble à n'être plus cet objet

d'où le changement qui s'opère continuel au creux des mots les opposant sans risque cette fois-ci car le sacrifice une fois vérifié ils s'écoulent produit parmi les produits ne se récupérant qu'à la lumière d'une autre tentative déjà comprise déjà vaine

la mort du tragique celle-là même de toute littérature

et des mots le reste pour la suite telle une tradition qui se perpétue fantôme émouvant temps de liaison

d'où le pénible de cette écriture sans désir qui se replie dans le cercle fragile des formes INSIGNIFIANTES passage étroit dans lequel l'inédit n'en demeure pas moins présent mais dissimulé à peine lisible tellement le texte se fait voyeur de lui-même par ce retour à l'encre blanche qu'il imagine et annonce différente du fait qu'il la subit la forme aussi

d'où cet impondérable de l'écrit qui se suffit à lui-même le temps bref d'un épisode d'une action confrontant les mots et leur naissance en un manuscrit ILLISIBLE sur lequel l'oeil hésite et se referme doucement acquiesçant devant l'évidence de l'encre blanche

d'où l'inertie de ce texte malgré les multiples variantes possibles d'où ce vide jamais comblé mais pouvant l'être toute sécurité dans les lettres qui se juxtaposent les unes aux autres n'ayant plus la pudeur de leur limite car celui qui rédige note le même titre cent fois et l'invoque jusqu'à ne plus le prononcer l'efface dans la répétition l'oublie et transcrit alors l'ombre la certitude antérieure

d'où ce texte qui se dénonce et s'enroule sur lui-même afin de refaire ses énergies (peau neuve — même ossature) son anonymat précaire

se dénonce sans espoir de culpabilité

d'où la sécurité qui engendre ces mots cette phrase temporaire et sans ultimatum un mode de changement d'aller et retour en suspens que rien ne peut contredire vraiment car ce qui s'écrit alors s'efface au même moment et seules demeurent quelques pistes que le hasard a soustraites à l'effacement

d'où le scandale le fait accablant que rien ne motive et qui arrive scandale du blanc pris pour acquis en tant que forme ludique scandale du blanc recouvrant la mort

d'où cette matière secrétant son propre anéantissement épreuve sans risque stérile s'interdisant même l'excuse de l'interrogation

d'où cet invisible écrivant sans partition qui ébauche le terme collectif neutre qui soit par excellence celui de l'unanimité qui constitue l'extrait suivant

FRAGMENT

ainsi cette partie du texte dont la mise en oeuvre se raconte en tant que fragment que possible parmi les inévitables chemins qui se tracent à chaque fois que le point de départ est le même d'où cette logique infaillible qui force les mêmes mots à s'unir dans un ordre identique ainsi à ne jamais s'éloigner vraiment du sens unique de toute chose d'où cet éternel consentement à la mise en oeuvre

ainsi l'idée même de fragment exige-t-elle un texte partiel dont l'essentiel n'a peut-être pas à être composé étant la formule qui fait naître le reste et c'est à partir de ce reste cet espace écrit que commence le fragment

d'où cet espace conquis point par point dans un présent que la main reproduit tel quel graphique instantané de la distance qui sépare la parole de l'écrit

d'où cette surface sur laquelle se joue la souplesse des mots cet intervalle durant lequel se précise la nécessité temporaire de ces lignes qui s'avancent sans solution attentives à maintenir dans l'éclairage le projet de chaque instant

d'où le perpétuel procès fait à l'indifférence la contrepreuve que l'écrit dirige et maintient à un niveau d'ambiguïté inévitable les actes de graphie qui se déroulent quelque soit le détachement de celui qui écrit le dépouillement étant la matière même à cette expérience le sens de ce geste qui se déroule sans histoire fragment dérivé d'une tentative stérile et dernière de situer l'unanimité l'évidence en dehors de la mort

Nicole BROSSARD

GENEVIÈVE CONTE

LA CHOUETTE

Je resserre la boucle de l'enfance qui m'a poussée à tous bouts.

J'avais trop traîné. On ne naît pas impunément avec un mois de retard. Je fus ballottée entre deux mois, entre deux signes. Quel parti prendre ? Je naquis sous la constellation paternelle. Pour avoir refusé celle de ma mère, je naquis asphyxiée. L'écorce a craqué à sept ans, avec les cauchemars. Je dus apprendre à récupérer le retard. Ils ont dit : intelligence, honneur, courage, devoir.

En trois ans, il fallut donc en vivre dix, et colorer mon regard en noir de nuit pour ne plus trembler.

Les paupières fermées, approchaient alors des triangles que je fixais, dont je voulais atteindre le centre, pour les définir. Je ne parvenais pas à les figer dans le son de la couleur. Si j'en attrapais un bleu, je l'avalais de ma rétine. Il se laissait encercler un écart de temps et j'allais vomir, soûle. Mon corps se rétractait à chaque approche, oubliait de respirer pour obtenir ce que je craignais le plus. Je m'enroulais autour de ma soeur, que j'agrippais en pleine absence. Dans son sommeil, elle parlait. Je n'écoutais pas. J'avais besoin d'elle pour faire mes griffes, pour me suspendre à la couleur qui allait fuir.

Comme cela avait trop traîné, de malade je me fis coupable. L'instinct que quelque chose crevait, me faisait dire adieu à tout chaque soir. Je dormais, les yeux fixes, grand'ouverts, et je transpirais, sans geste. Ma mère vint enfin me reprendre

chaque nuit et écouta le puits, l'homme-noir mutilé, la fenêtre surtout, immense, et son rideau de panique qui déchiraient le noir de broutilles des volets fermés. Puis mon père se rapprocha doucement, quand je faisais semblant de dormir, attendant que je ne fisse plus semblant.

A dix ans, je sus marcher, manger de tout et proprement, et vivre gratuitement dans notre confort arbitraire, sans cependant distinguer ce qui était drôle de ce qui ne l'était pas; mais ils m'appelèrent Ris-Boule-Dingue, et l'image s'est ancrée à travers ce que je pris pour une gageure.

J'entamai donc, bon pied, bon oeil, ma vie de lycéenne. Cela dura un quinquennat. Le lycée me fit un bon de sortie définitif, après cinq ans de sommeil entrecoupé de rire, tous deux insolents, fut-il dit. Sic.

Depuis deux ans déjà, on me le suggérait, on me le proposait. J'étais libérée, outre mesure. La décision parentale fut trop longtemps délibérée. Je partis faire une croisière, aux frais de la princesse, à l'île Maudite, sans voix. Intimidée je ne quittai pas le port, ne pénétrai pas l'île. J'attendis la prochaine partance et revins de justesse à bord du Sans-Abri. Je m'aperçus, une fois rentrée à la maison, que j'avais oublié, là-bas, quinze ans.

On est venu me rechercher. Cette fois, j'ai gueulé à m'en faire mal. J'y perdis quelques cordes vocales et récoltai les boursouflures d'aubes infernales.

La décision fut enfin prise. Je pris un nouveau départ, donc. Non plus de zéro. J'appris à entrer dans la moyenne et à en survivre.

Ma dernière enfance a craqué. A l'âge où l'on acquiert les pleins droits de citoyenneté, où tout vous légitime, je me rendis compte que seuls quelques papiers attestaient mon identité. J'en avais pris pour vingt ans et quelques poussières. J'avais fait mon temps. Je n'existais plus, sinon dans les listes de recensement.

PEUT-ETRE !

ÉCHAPPÉE

J'ouvre la fenêtre. Il fait froid. L'arbre est bien là. Là aussi, cette saloperie de chouette qui me nargue. Tu me fixes, hein ? Je n'ai pas peur de toi. Je te fixe aussi et moi, j'ai l'avantage d'avoir dormi très très longtemps. Laquelle des deux va ciller en premier ? J'ai des sarcasmes au fond de mes yeux qui enveloppent tes pupilles, qui vont te noyer.

Allez, cille !

Tu as triché ! Tu clignes de l'oeil par boutade et je te demande de la hargne, de la rudesse. Ferme les yeux, maintenant, pour que je garde les miens fixes et raides. Ça y est ! Tu as perdu l'équilibre. Je t'ai endormie, chouette, et la SAGESSE est tombée de haut.

Moi, je reste les yeux fixes et raides.

I

— Cette nuit, j'ai rêvé des enfants que nous aurions ensemble. Ça te fait rire ? Bon, alors, je pars en Chine saluer le fils du Soleil. Il s'est fait homme ? Qu'à cela ne tienne, j'irai saluer son père.

— Tu dis n'importe quoi.

— Non, je sais très bien ce que je dis. Je parle de nous et du soleil et ça te fait rire. Alors, je pars toute seule au soleil.

On a fait l'amour. On a fait le soleil. On a été en Chine. Je sais qu'il a mis en moi le fils du Soleil et ça nous a fait rire. Nous avons fait un pacte, institué notre théorème :

— Tu es A et je suis B, les deux extrémités d'un même segment et tous les points entre nous ne sont que des taches de soleil, des points infiniment petits et infiniment aveuglants. D'accord ?

— D'accord.

A est sorti, a ramassé la chouette et l'a ranimée. Je lui ai donné du vin chaud et caressé les plumes. Allez, chouette, ouvre l'oeil et le bon !

Quand j'avais dix ans, on m'appelait Ris-Boule-Dingue comme l'un des *Pieds Nickelés*. J'ai vieilli, mais je reste dans les mêmes sphères. Mes élèves m'appellent Bille-de-Clown et, pour la directrice, je suis une Boule-de-Suif, prête à s'enflammer à la moindre invective.

Je suis professeur. Je suis payée pour ennuyer six heures par jour, montre en main, des moutards qui n'en pensent pas moins. Je collectionne leurs perles que je mets dans des huîtres en rentrant chez moi. Je revends les huîtres, ce qui me fait faire un peu de bénéfice.

La directrice de l'école a plus d'expérience que tout le monde. Elle le dit et je la crois. Elle ennuie mieux que tout le monde. Elle a ses adeptes parmi des professeurs chevronnés, qui commencent à lui ressembler. De jour en jour ses adeptes ennuient davantage. Il y en a même une qui a la compétence requise pour devenir directrice.

Dans ma classe, j'ai des élèves voués à l'enseignement. Ils boivent mes paroles. Je leur crache dessus : ça fait rire les autres.

Quand je suis arrivée dans la classe, la première fois, les bureaux étaient tous collés les uns aux autres. Il ne faut pas mélanger les enfants et les caricatures d'enfants. En foi de quoi, j'ai fait une rangée avec les enfants aux yeux couleur de printemps, et une rangée de petits adultes au regard vieux. J'apprends à ceux de la deuxième rangée le vieux Français, le Latin et le Grec. A ceux de l'autre rangée, j'apprends à faire des pieds de nez, à chahuter, à arracher les poils du manteau de la directrice... Je m'ennuie à mi-temps.

Tous les jours, je suis appelée par la directrice. Elle me parle pendant près d'une heure avec bonté, m'offrant des conseils, me les prodigant même. Je fais tous les jours une heure supplémentaire d'ennui. Pour me changer les idées, un jour, j'ai sorti un jeu de cartes et, pendant qu'elle me parlait, j'ai fait une réussite pour savoir si, oui ou non, ses discours lui rapporteraient une augmentation. Elle n'a pas aimé ça et m'a demandé

de lui apprendre à jouer. J'ai répondu qu'on n'était pas là pour s'amuser. Je me suis levée et suis partie en claquant la porte.

Depuis, quand elle m'appelle à son bureau, je lui fais répondre que j'ai des ennuis qui m'accaparent ailleurs.

Elle est jalouse, je crois. Je sens que cela va mal se terminer.

3

J'ai acheté une chouette empaillée et l'ai ficelée en haut de l'arbre. A n'aime pas ça. Il veut que je l'enlève et que je remette l'autre en liberté. J'ai dit que je voulais bien à condition qu'on l'empaille. Il s'est mis en colère mais n'a pas bougé. Je suis sûre qu'A se moque pas mal des chouettes et ça m'exaspère.

Le fils du Soleil brûle mon ventre. Je suis en transpiration constante. Quand A vient en moi, j'ai l'impression qu'il me prend un peu de feu. Mes viscères sont le brasier d'un enfant qui met mon corps en cendres. Le segment AB est l'axe de l'ellipse du monde. Quand A se fond en moi, jaillissent des millions d'étincelles dont le crépitement couvre le hululement de la chouette sournoise.

J'ai mis la chouette dans une cage et mon mouchoir par dessus. Cette saloperie de bestiole a déchiqueté mon mouchoir pour en faire un nid.

Autre chose maintenant !

La directrice est au bout du fil :

— Ne quittez pas . . .

Je reviens avec mon jeu de cartes. Je m'installe prudemment et reprends l'écoute :

— Pardon ? Comment ? Hmm ? Je suis renvoyée ? Certainement pas, Madame la directrice. Pourquoi ? Parce que vous ne pouvez pas, chère Madame la directrice. Pourquoi ?

Très chère Madame la directrice, je vous annonce que cette fois, vous l'aurez votre augmentation. C'est écrit sur ma table.

Il faut chasser l'ennui. Par conséquent, je raccroche. Je sens que les cheveux teints de cette chère vieille peau de directrice sont en train de tourner au violet. Et vlan dans les cheveux ! Prends toujours ça, même si pas compris dans tes avantages sociaux.

Le Musée du Louvre est un centre d'intérêt public. Mes élèves étant excellent public, j'ai pensé que ça les intéresserait beaucoup de s'y promener. Evidemment ! Evidemment ! La Joconde y a laissé quelques dents, la Vénus de Milo le peu de bras qui lui restait, la Victoire de Samothrace a perdu la tête. Nous nous sommes follement amusés en ressuscitant les Jeux (faciles, j'en conviens) de l'Antiquité. Pour cette fois, j'ai majoré le prix des huîtres perlières. J'en déduis que cette chère vieille peau de Madame la directrice n'est pas très bon public.

Le collège a été épuré sans pitié par l'Assemblée des vieilles douairières chevrotantes, formant la Cour de l'école. Elles n'ont gardé que les petits adultes trop propres, jamais chiffonnés, au cerveau liquide et fluide. Les autres, trop fragiles pour ne pas s'endormir dès qu'assis sur les bancs, ont été renvoyés dans leurs familles.

Je suis rentrée chez moi pour goûter les délectations du chômeur. A n'était pas là et la chouette, prônant en haut de l'arbre, surveillait tendrement sa progéniture.

4

Le petit ne bougeait déjà plus. Tout s'écroulait. Et cette saloperie de chouette attendait l'éclosion de ses oisillons.

Je suis partie. Pourquoi A avait-il rendu la liberté à ma rivale, à notre oiseau de malheur ?

Je suis partie.

J'ai déniché la chouette et j'ai mis les oeufs dans les chapeaux des mendiants. Qu'en faire ? demandaient-ils. — Des omelettes de sagesse ! J'aurais pu rire, mais je n'en avais pas envie. La pilule était trop amère. Sans compter que si je l'avais prise un peu plus tôt, j'aurais gagné du temps.

Il m'a fallu me débarrasser du petit mort que je trimballais, qui commençait à m'empoisonner le sang et l'existence.

Ils m'ont retiré le fruit de ma "faute". La faute à qui ? ai-je rétorqué. Leur morale n'avait pas de réponse prête, et le temps qu'ils trouvent une phrase adéquate, je dormais.

Quelques heures après, l'hôpital m'ouvrait grande sa porte de sortie et me glissait, avec une mimique d'étrangleur, la note dans la main.

Ça tombait bien. A justement devait se torturer pour me trouver un cadeau pour mon anniversaire. Je glissai la note dans une enveloppe et signai d'une clé de Sol suivie d'un point d'interrogation. J'apprenais le code de la fuite dans l'incognito.

Quand ma première savate eut un trou, je trainai l'autre chez une amie qui me reçut avec tant de gentillesse que je faillis manger. Depuis quand es-tu partie ? Je lui répondis que ça datait du début de mes chaussures. Elle, qui était si méticuleuse, en conclut que ça devait faire un drôle de bail. En foi de quoi, elle me donna une autre paire de chaussures, que je me promis de lui rendre au centuple, dans le derrière...

J'avalai les dernières huîtres qui me restaient, jetant l'argent des perles par la fenêtre. J'ai laissé traîner les coquilles pour l'imprimeur en mal d'inspiration.

5

Un type est venu s'asseoir à côté de moi, au Jardin des Tuiles. Ça aurait pu être idyllique, mais quand il vit ma tête de catastrophe, il oublia le printemps. Il me demanda si j'avais faim. Mon orgueil, fatigué, ne fit qu'un quart de tour et je lui fis remarquer, aigrement, essayant du moins, que je n'avais

pas une tête à avoir faim. Il paraît que si, répondit-il. Il avait l'air sincère. Je ne saurais pas dire si ses intentions étaient aussi pures que le beurre des tartines, étant donné que j'ai embrassé l'oreiller de toute la force de mes poings fermés, sitôt levée de table.

Trop honnête pour être poli, je l'entendis sacrer le lendemain matin quand, tâtonnant pour arrêter son réveil, il ouvrit le robinet de la baignoire. Ça ressemblait tellement à une mauvaise comédie américaine que je me mis à rire sous-oreiller.

— Tu vas travailler ?

— Non, mais au bout de quatre heures dans une baignoire, j'attrape des courbatures. Alors, j'ai mis le réveil pour me lever avant.

— Tu as l'habitude ?

Pas de réponse. Ça me rappela Saint-Exupéry mais je ne me sentais pas en forme pour dessiner des moutons.

— Tu es un drôle de type. Viens te coucher.

Il ne se fit pas prier deux fois et se faufila sous les couvertures où il s'endormit sans berceuse. Ayant repris en main l'oreiller, je repartis de plus belle dans mon sommeil confortable.

Je me réveillai avant lui, surprise de trouver à côté de moi ce type, qui dormait aussi tranquille que le Dormeur du Val. Pensant que depuis la veille je m'étais un peu trop bourrée de clichés littéraires, et que ça ne nourrissait pas autant qu'on voudrait nous le faire croire, j'enjambai l'ensommeillé pour aller préparer un petit cordial, en tout bien tout honneur, comme il se doit.

Monsieur a remué. Espérant un réveil qui ne me laisserait pas seule dans ce chantier d'affaires posées au gré des jours, j'épiaï... Tintin ! Monsieur récupérait l'oreiller.

On a vite fait le tour de ces chambres malingres des sixièmes étages parisiens. Mais, au fait, mon hôte devait avoir une arrière-famille bourgeoise puisque la baignoire m'offrait un espoir de propreté pour la journée. Je me pris très vite pour une affiche publicitaire, n'ayant jamais eu autant de mousse sur le corps, ni aussi longtemps.

Le corps propre et sec, l'estomac chauffé par un rapide café, synonyme des jours de richesse, j'allais aux nouvelles. Monsieur attendait.

— Tu as de la chance...

Il se dressa :

— Laquelle ?

Presque un cri d'espoir.

— d'attendre encore quelque chose.

Un des risques du confort est de boire du café trop chaud.

— Pour Monsieur, ce sera un crème, par conséquent.

— Et s'il ne reste qu'une mouche, elle est pour moi...

— Hein ?

Depuis une demi-heure, l'insecte tournait autour de moi.

— Evidemment, ce n'est pas très poétique. Certains sont obsédés par des araignées, des bêtes-à-mort... Moi, mes mascottes s'imposent et je ne les choisis pas.

Tranquillement, il fumait la cigarette du condamné à me supporter.

— Qui es-tu ?

Ça y est ! Voilà la facture :

— Intrigué ?

— Non. Poli, seulement.

La politesse, le confort, c'en était trop. Mes chaussures ne pouvaient en supporter davantage. Je partis donc.

6

Quand on pleure, on dit maman. Une fois de moins, je n'ai pas pleuré. Pour pleurer, il faut une raison. Or, je nageais dans la plus parfaite incohérence. Et puis, je n'allais pas m'éterniser sur ce coin de boulevard. Tant pis pour l'accident, je ne serais pas témoin. Je ne savais ni l'heure, ni le jour. Donc, je n'avais pas vu le camion écraser l'enfant, trop fauchée pour que l'on me donnât l'heure ou le jour. Et surtout, il faut battre la semelle tant qu'il en reste.

Après avoir fait trois tours du pâté de maisons, je m'orientai dans une nouvelle direction.

Le petit pédéraste qui m'embaucha, me considérait comme un ange de douceur. L'imbécile ! A chaque nouvelle crise de narcissisme, je le traitais de petit polisson. Il en était tout attendri, lui qu'on ne traitait jamais en quoi que ce soit.

Son autorité se manifestait par un bavardage ronronnant, accompagné de brèves rougeurs et de clins d'oeil complices... Au bout de peu de jours, j'attrapai des tics et dans la crainte de n'en pas réchapper, je lui appris qu'il existait aussi des anges déchus. De son assurance-vie, je fis un chapeau de gendarme. Le dernier gendarme qu'il avait connu... Il ne devait pas avoir connu beaucoup de gens pour s'émouvoir à ce point. Je lui fis grâce de la suite et retournai illico mon chapeau pour en faire un petit bateau qui, s'il n'est pas noyé, doit encore flotter sur un coin de Seine, à moins, et j'en doute, qu'il n'ait passé la rampe.

Quand je le quittai, il fut surpris que quelqu'un qui ne lui avait rien promis, ne tint pas à lui. Lui, Oui justement Lui, qui croyait avoir résolu le problème du sexe des anges et, de ce fait, pensait que, croix-de-bois, croix-de-fer, il n'irait pas en enfer...

Comment j'arrivai dans cette église ? Ça, mystère sans traduction ! Le Père Divin jouait à cache-cache avec moi, depuis des Moi et des Moi. Je le priai poliment de tous les vouloir absoudre, jusqu'au dernier, et qu'on n'en parle plus ! Manifestement, ou il se faisait vieux, ou il n'écoutait pas. Je me mis à gueuler des *Pater Noster* longs comme un jour sans pain frais. Naturellement, On m'envoya un serviteur, qui après avoir tendu l'oreille droite, fit volte-face et me montra l'autre. Encore un qui tentait de se convaincre :

— Oui, mon enfant...

— Vous n'avez pas le trac, vous !

— Je sens que vous souffrez, mon enfant...

Certainement, son imagination ne devait pas l'empêcher de dormir. De toutes façons, c'était raté pour la journée. S'Il ne veut pas les absoudre, qu'Il leur donne au moins l'absoute. Et j'écrirai FIN, FIN, FIN !

7

Sans savoir pourquoi, la vieille m'a frôlée d'un cheveu blanc. Ça m'a fait râler. Déjà ? Même si j'avais du mal à respirer, je n'étais pas encore asthmatique, à preuve les kilomètres qui s'accumulaient dans mes varices. Mauvaise circulation, sans doute ! Plus tard, quand je serai riche, je prendrai l'autoroute à péage.

Je revins donc à mes premières enfances, celles des jardins publics, des allumettes-bateaux dans le ruisseau, des nids invisibles, des chats perchés ou blessés. Je jouai des après-midi entiers avec des petits, plutôt avec leurs cerceaux. Je leur apprenais à s'en servir. Ça ne durait que le temps de l'allée. Au retour, ils n'étaient plus dupes et reprenaient leurs jouets. Je repensais à l'enfant raté que j'avais porté le temps d'un espoir. S'il avait vécu, je me serais acheté tellement de jouets... Mais le petit m'avait refusé son enfance. Futé !

Et si, si... Comme disait Kipling, Rudyard (1865-1936), je crois, avec des si... Tous les familiers de la jungle connaissent la suite. Eh ! bien, s'il y arrive — et j'en doute, étant donné qu'il gît dans un endroit très retiré — qu'il se la boive, sa Dive Bouteille ! Moi, j'ai assez soupé. Merci quand même ! Il n'y a que les mauvaises intentions qui comptent. Les bonnes sont des excuses.

Je pense trop, beaucoup trop. Je repense du vécu ou du " ? " qui m'en a tout l'air. Satanée rengaine.

Je me suis rejetée au foyer parental où je récupérerai de justesse une marionnette qui penchait vers la poubelle. Je bus pas mal d'eau-de-vie, ce qui empesta quelque peu le retour de papa-maman. Ils m'ont acceptée à moitié-soûle et ont hébergé la petite fille. Ils ne connaissaient ni le cheveu blanc, ni les

varices. Ils ne virent que la lycéenne aux yeux cernés et vert-de-gris. Ils ont soigné, décrotté, restauré. Ça ne partait pas. Ils comprirent que le débarquement n'était qu'une escale. J'étais quand même arrivée à bon port. A la bonne heure !

8

Papa-maman s'inquiète. Papa-maman travaille et rentre vite le soir et m'entoure. Papa-maman ne laisse pas faire, mais ne dit rien. Papa-maman, si j'étais un peu moins votre fille, je vous le dirais que je suis fichue. Mais papa-maman a de vrais cheveux blancs et une tendresse qui a trop peur, trop vieille de moi aussi.

Papa-maman veut vite savoir la suite. Et s'il n'y en avait pas ? Mais c'est idiot... Ça n'arrive pas à son enfant, ces histoires-là. Alors, je leur invente des projets en couleur, auxquels je les mêle tant et si bien qu'ils ne comprennent plus rien et reprennent un peu confiance.

Mon euphorie a jailli tellement fort, que ma bouche en a gardé une ride.

J'ai choyé les cheveux blancs de papa-maman, ai épilé le mien. Je leur ai souhaité une bonne année-bonne santé. Pour moi, c'était à reprendre bon an-mal an. Quand je franchis la porte de secours à rebours, papa-maman avait encore sa perruque de fête.

Petit papa, c'est aujourd'hui ta fête
Petite mère, toi qui m'as tant bercée...

ETC...

Le tout-petit de papa-maman en a marre. A vos marres, prêts ? Partez !

Et certains se demandent encore pourquoi...

Papa-maman était rassuré. J'étais reposée. J'ai installé mes quartiers d'hiver dans un sous-sol aux cafards. Décidément la société travaillait trop, du chapeau, en oubliait les délicatesses du corps et se livrait à des gestes que les nuits trop courtes n'avaient pas autorisés.

Paris est grand, immense et moi j'attendais que l'on vint me chercher dans le garage à tiroirs-dossiers de chaises en tube d'acier. Mais personne ne vint. J'attendis pendant une éternité de faux travail, censurant mon corps et mon cerveau.

Cinquante femmes-termites faisaient du trop plein, et l'homme ne venait que pour vider ce qui rampait sur le carrelage, provenant des toilettes qui transpiraient leur surplus d'activité.

Une chaise-tube m'était assignée, recouverte d'un siège à ressort, sur lequel je m'élançais, comme d'un tremplin, pour atteindre la couche d'oxygène que mangeaient les bougies. Il fallait échapper aux gaz montant peu à peu, mémoires des parfums de femmes séchées avant que d'être lavées, des bourrelets de crasse recouverte au compresseur odorant à cent sous.

La société pour laquelle nous travaillions était au bord de la faillite, protégeant mal sa réputation derrière des bâtiments datant de la fin du siècle dernier. Nous étions parquées au sous-sol, constituant la réserve de gaz naturel, alimentant les patrons du troisième étage en chauffage et en éclairage.

Quand le rendement, au bout de plusieurs mois, devint excellent, ils nous encerclèrent d'électricité, supprimant les bougies, pour éviter toute explosion.

Nous produisions de l'ammoniaque, sans force. L'homme avait refusé de revenir aux machineries. "Tant pis, avait-il dit, pour les rouages. Qu'ils s'encrassent ou se rouillent ! J'ai déjà un poumon atteint et je ne veux pas cracher l'autre."

Nous collions nos bouches au béton, mais celui-ci était armé et repoussait l'air qui voulait s'infiltrer. Nous ne bougions plus, secouées seulement à espaces réguliers, par les rames du métro, dont les ondes s'imprimaient aux tubes d'acier et aux ressorts pourris des chaises-dossiers.

Un jour, je fus appelée à la direction. Pour sortir du garage, il me fallut passer par une meurtrière étroite. La première bouffée d'air me fit hurler. Mes poumons chiquèrent une matière jaunâtre et fétide, puis quand le va-et-vient oxygène-gaz carbonique eut repris son cours primitif, je m'aperçus que mes yeux aussi avaient été bouffés par les émanations de l'infra-bâtiment.

— Je viens de recevoir une communication téléphonique pour vous.

Je ne répondis pas.

— Je vous rappelle que les communications personnelles sont interdites.

J'eus un sourire cassé, soutenu par mes muscles ankylosés. Je ne demandai pas qui avait appelé. Je dis simplement : Je m'en fous.

Je sortis, me trompant volontairement de porte, après avoir essuyé quelques voies sans issue, et me retrouvai dans la rue. La rue, l'air. Peu importaient le nom et le lieu de la Rue.

Je n'y voyais plus rien.

10

J'écrivis à A, au moment de l'ultime panique.

Une boule de feu qui se cavale dans le front sautant de sourcil à sourcil jusqu'à ce que les yeux soient à fleur de paupière, que les narines palpitent fiévreuses, que la bouche s'entrouve à cette musique.

Et le reste du corps est absent. Une présence de temps en temps qui se manifeste par des crampes, des chahuts de bagarre, des asphyxies de souvenirs.

Une enfance mort-née, que l'on croit ressusciter par la seule fixation d'une image qui virevolte dans un esprit en transpiration.

Une salive charriant les hoquets du désir de marcher la tête en bas, plus près de la terre, enfouie dans une herbe qui sente l'herbe.

Pourquoi tout ça ? Pourquoi ?
Pourquoi pas de "ICI", jamais de porte ouverte, de plaisir lisse ?
Pourquoi ce manque de foi, cette comédie d'espoir ?
Pourquoi cette faim qui n'a jamais faim ?
Pourquoi cette fuite compromise par l'erreur même du Ici et du Là ?
Pourquoi cette main mise sur un champ de lieux communs ?
Pourquoi aimer, aimer ce qui n'est pas, ce qui n'est plus ?
Pourquoi perdre pied devant ce qui sera ?
Pourquoi cette étoile de honte qui bloque nos cellules ?
Pourquoi tant de Pourquoi ?
Il y a un passé qui ne doit pas conserver de trace. Il y a une vie de merde, de cafouillages et de RIRE, malgré tout, qu'il faut planter en terrain pas trop meuble.
Il faut rompre avec les contrats de toute nature et plonger nu dans le Vide d'une pseudo-aventure qui, peut-être, nous fera prendre corps. Je sais tout ça.
Pourquoi, malgré la force, la volonté de reniements, de ratures, cet espoir de rompre un silence de FOLIE ?
Pourquoi cette machination de la littérature, cette complaisance des Postes, qui charrient le courrier de morts à inconnus.
Pourquoi tant de temps pour comprendre qu'il nous faut lutter avec le silence, avec l'amour ?
Pourquoi, surtout, cet auto-da-fé adressé à un interlocuteur indéterminé ?
Pourquoi une bouche pleine de mots à cracher pour tenter de faire une brèche dans la nullité ?
Je sais que de toutes façons cette lettre te parviendra. Peu importe le réceptionniste. Peu importe qu'elle soit ouverte et lue. On apprend aussi à se passer de réponse.

Geneviève CONTE

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

L'HEURE

A cette ligne de papier blanc, au loin tantôt, venant s'éterniser au seuil de la machine qui la perfore, le noir éblouit par les trous, donner comme point de départ : l'heure, celle-là même qui attend sur le cadran au fond des chiffres romains. Choisir, déjà entendre qu'elle nous revient, qu'elle descend l'escalier de fer, ses jupes couvrant le colimaçon, sa peau de pores tendres en contact avec la carapace métallique, les plis bombés — la peau aussi, nue — par les boursouflures rugueuses, comme la corne glissant sur le liquide mou qui l'habite, elle-même gélatineuse hérissant deux tentacules, deux "yeux", engloutie pour choisir entre les douze parties uniformes, sans savoir si elle, la petite aiguille flasque en conjonction avec la grande, indiquera l'arrêt de toutes choses hors de ce rectangle où s'échelonnent les lettres, chacune poussant sur l'autre jusqu'à la chute. Le cadran d'une horloge antique, balancier immobile, on pourrait voir d'ici les corps blêmes des malades disposés en désordre sur les lits blancs, bien découpés, et le plancher de tuiles noires, les visages ternes surveillant le moment ultime où une garde enrubannée viendra la remettre en marche, et le cadran faire tourner autour du moteur dissimulé les chiffres qui se succèdent, mouvement imperceptible : il faut fermer les paupières un instant pour comprendre qu'il est déjà trop tard. Cacher de la main d'encre les striures qui encombrant cette page. Eliminer d'un seul verbe les secondes qui la polluent au futur et au passé. D'abord le passé, sans doute. Bref, le cadavre — mort, pour-

tant il répète une phrase invraisemblable — en vivisection, établir une pause de sang (et de coeur qui le chasse et le retient). Telle semble être la hauteur démesurée du balcon où elle, nue, habillée, atterrit sur l'amas du corps : poitrine gyroskopique, pointes rouges vers le Nord, elle étend son livre sur les yeux, et les protège ainsi du soleil qui fond, ses pieds — peut-on ici parler de ce noeud d'orteils sans rire ? — érigés sur la rampe, dont seule la couleur de chair morne les distingue du treillis de fer, ses pieds, si elle n'y prend garde, ils se rapprochent de la tête et glissent dans l'infini de la rue. A-t-elle mis ses cheveux qu'elle doit alors mimer un réveil brusque contre le ciment, et les pousser dans leur chute. C'est un dortoir dans un hôpital. On la retire du lit; les draps s'accrochent à toutes les parties du corps (douze, chacune marquée d'un signe différent, apparue l'une après l'autre, dans l'ordre, douze); on la libère; les douze membres rêvent à nu. Dès lors, on l'examine : elle vautrée dans le divan d'un chiffre; des animaux familiers, le poil ras comme des fruits, là c'est une pêche avec deux oreilles, ici un ananas qui rebondit, se dandinant d'une patte aux trois autres; au milieu des cris hystériques, elle bue par un liquide rouge, par ses lèvres en fait, malgré les dents qui comblent sa bouche; une jambe flottante qui appelle en vain un ventre; elle captive au jeu de sa bouche, croquant ses dents. Déjà, une foule de marcheurs — de la chaux s'échappe de leur vêtement : des médecins — qui ont les mains libres, entoure les débris de cheveux tachés de peaux râpés. Une ambulance la prend au passage; une rougeur balaie les murs de la ruelle, et le balcon une fois; la sirène huhule. Elle veut déterminer rapidement la gravité du cauchemar. Elle veut en connaître la durée exacte : elle regarde sa montre. Elle attend une voix. Elle écoute. Elle attend. Elle dit : Qui parle ? La voix continue, continue. Dans la cuisine — ses lèvres voyagent ainsi sur sa joue qu'on la retrouve dans une autre pièce de la maison verte — rien de vraiment déplacé : la nappe toujours sur la table, les chaises droites toujours dessous, un renflement juteux au centre de l'assiette, toujours, — un renflement juteux, est-ce le doigt qui titille son clitoris ? et aussitôt : ce choc de muscles saillants entortillés dans le sang — toujours puisque nul personnage extérieur n'est entré, couvert d'un drap blanc, (dans une vieille histoire, der-

rière son cou, une parabole mouillée, oui, dans la sueur de la nuque, c'est un fantôme bleuâtre, une mémoire d'un parent happé au coin de la rue par un accident mortel — tué instantanément, alors, malgré le vertige éblouissant, une dégringolade du haut du plus haut balcon, le douzième peut-être, laisser voir, vertical, un long espace blanc :

— y placer tous les chiffres demeure impossible, n'en choisir qu'un pour fixer l'heure précise du phénomène, de la disparition subite du corps, de l'évaporation de l'âme, de l'arrivée du fantôme, — apparu sur le coup de midi, non, pas si simple —, le fantôme, le plancher et toutes les lattes de bois craqueraient sous ses pas volatiles; ici, plutôt une ombre lumineuse), nul personnage issu d'un rêve rouge, un livre sous le bras, la main dedans, les caractères tombent en miettes dans la reliure, nul étranger, l'étrange oeil vague, ne s'est assis ou laissé asseoir dans un fauteuil où il se respire — elle, elle s'attend — une voix continue — sa bague s'éteint la première et une page suit, puis les pieds arrachés au tapis, et avant l'invisible, *qui*, le ventre à travers la chemise de toile sur le ventre nue d'elle en éveil, la pointe des seins cherchant la peau humide, mais s'irritant sur les boutons de plastique froid; elle, nue, habillée-nue, en fait ce devrait être une chaleur de soleil tenue par une voix qui sera celle d'une femme éclatant, en bas, debout sur un balcon inférieur ou : le téléphone grugé par la sonnerie. Elle demeurera ainsi allongée, dans l'air, défiant toute gravité. La lourdeur brûlante du vent l'enfonce dans ses paupières, elle hésite ses pensées. Elle se retire : appuyée sur la paroi interne du crâne, sur un lit grouillant et rouge, l'écart des jambes béant (la lumière pénètre par les narines, la rejoint au centre et l'empoigne dans les cuisses), elle se rappelle son passé de limace à l'intérieur, gluante, de la coque, les rayons de soleil effectuant une spirale jusqu'à elle baignée dans son corps. Elle décroche. Elle décroche mille fois le récepteur. Une oreille s'ouvre, l'autre se ferme. Durant l'attente d'un déclic — couteau à cran d'arrêt plongé dans le cadavre écarlate —, elle compte ses doigts, ses orteils, ses cheveux; tout-à-l'heure, dehors elle soustrayait au vent tous ses orifices : son sexe, sa bouche, même ses pores — débordant de salives. Les antennes jaillies, elle peut dire qu'elle écoute maintenant, plus qu'elle n'attend. Sur le cadran de

l'appareil téléphonique — il n'est donc pas dû au hasard —, elle retrouve les chiffres nécessaires à ses opérations, et les lettres correspondantes. Elle écoute. Près du lobe, elle distingue dans le murmure des bureaux, malgré les clavigraphes ou les horloges déchaînées, ici c'est la frénésie des années mil-neuf-cent... et de son ancien travail qui terminait ses doigts de claquements, hirsutes au bout du fil, dans le membre de plastique bleu-pâle, une voix, pas plus que l'odeur d'une voix cependant, une voix ralentie, trop pour qu'elle puisse en relier les syllabes. Elle dit : qui parle ? La voix continue. Elle pense, et cela dure le temps de couvrir de sa main son sein, qu'elle va se meurtrir en un bond, que toutes ses paroles vont refluer en elle, que le livre va la quitter, peut-être même rester accroché au garde-fou. Sa montre se brisera la première. Les os sailliront hors du corps. Alors c'est une page qui se détache, une vieille photographie : au fond, — et pourtant appuyé sur le ou les observateurs figés, et sur les personnages (il est difficile de les dénombrer) secondaires, en minuscules statues de couleurs et de points infimes qui les composent : on désirerait de cette neige qu'elle se glace dans une forme précise, et familière — le soleil, à l'arrière-plan, qui se couche ou se lève dans un même mouvement arrêté; les murs de briques argentées d'une ville centrale jaunis par les deux temps, celui saisi sur le papier, celui qui l'éloigne dans le passé; les balcons tracent l'ombre, qui, elle, dessine un chiffre, sur les échelles de fer noir; puis, au regard qui s'attarde sur un balcon, les autres vides, surplombent la et les rues en progression géométrique, une femme nue, étendue sur un chaise pliante, mais vêtue de son double par un effet de mauvaise imprimerie, son double lui-même instable, près de s'abattre sur le ciment, retenu par un rond lumineux qui le perce... filigrane. Peau de chair tendre au vent mou. Un livre ouvert sur ses cuisses ruisselantes. Les lettres du livre s'emmaillent. Plus loin, l'enseigne-néon d'un hôpital. L'ambulance s'apprête à démarrer. Plus près, dans le portique de l'appartement, un appareil téléphonique bleuâtre (sous cet éclairage : bleu-ciel), juste avant la cuisine et son activité devinée par la fenêtre. On entend la sonnerie lancinante. Plus bas, les écritures roses d'un accident. Le cadavre saigne. Tout ceci retrouvé dans une photographie floue — on pourrait aussi bien

voir un escargot dans sa verdure, un escargot immobile qui s'avance, un escargot où le temps se retire et s'englué —, maintenant la photographie hors d'usage (une carte postale, l'endos déjà gribouillé, illisible, le timbre oblitéré) glissée dans un livre pour en retenir la page et son numéro. Mais le vent la précipite vers le sol, tandis que nue elle répète : qui parle ? Que la voix continue. Elle pense, et cela dure le temps de couvrir de la main son sein, à dire simplement, le sein enflammé, à prononcer : non, monsieur ou mademoiselle, nous n'avons pas besoin de vos services hospitaliers, pas à cette heure précise, ce que nous exigeons c'est... Mais entendra-t-on de l'autre côté ? Et quel mot vivant, végétal au moins, réclamer avec insistance ? De l'autre côté, elle, secrétaire dans un important bureau de New York, avant de copier à la dactylo un texte insignifiant mais expliquant en termes voilés son renvoi pour impudeur, elle s'informe auprès de la personne à qui elle doit l'adresser, de son nom exact. L'autre ne répond pas, ne semble pas l'entendre. Alors elle bascule à l'autre bout du fil. Dans le vide. Et si, en heurtant le sol, son sexe la retournait, cette fois complètement nue, sans doute, à vif ? Elle étire ses paupières. La vapeur de son double l'envahit. L'alourdit. Avec ses dents, elle affine un crayon, le plonge dans la salive, et barbouille le blanc rectangle des yeux. Elle aveugle le reflet qui la poursuit. Elle ouvre, du même geste, sur le balcon, au-dessus de la ville, une chaise pliante; les lumières de caoutchouc attachées au fer la reçoivent, elle se demande quelle parcelle qui la soutient maintenant, a été touchée la première. Elle hésite. Elle oublie le livre qui voltige. Tout-à-l'heure, ses ongles, suivant le regard sur les caractères, la harcelaient, et le vernis pourpre la précédait par dix lueurs successives devant le miroir, avant de bousculer le vide. N'était-ce pas un bel après-midi d'été ? Les mouches vibraient dans la cervelle. La rue chauffait son odeur. Dans la cuisine, et les plantes tropicales, feuilles énormes et poussiéreuses, les lits blanchis, pots de terre humide çà et là, suspendu au mur : un "Big Ben" (il s'agit d'une autre ville que la précédente, les balcons intérieurs, le même brouillard cependant) peint sur velours noir, collé derrière un papier-tenture, motifs : hiéroglyphes, sur le carrelage de tuiles blanches et noires, l'échiquier, puis brusquement une jeune fille, au pubis humecté, don-

nera des phrases à un magnétophone qui les compte et les enligne; en attente de la solution (le chiffre total) elle fera les cent pas. Elle pourra entendre ses chaussures craquer, et l'appareil aussi, mais elle n'en tient pas compte. Sauf qu'un moment ce bruit excède celui, familier, de l'horloge. Interruption du tic-tac. Quand, après une attention soutenue, elle percevra enfin un gong, il est trop tard pour déterminer s'il marquait l'heure, la commençait ou l'achevait. La jeune fille, elle, s'approche et s'éloigne de la miniature pour saisir l'instant où le peintre avait mis la dernière touche à son ouvrage de précision en ajoutant d'un coup de pinceau furtif les aiguilles. Elle lui cria quelques mots. Mais elle, perdue dans son temps, se rappelle qu'à minuit les dents du vampire s'aiguisent et qu'elles rôdent à la recherche d'une victime (les vêtements en lambeaux offrant douze parties moites du corps) au sang frais; que la nuit pouvait déjà être bien avancée, qu'elle dormait seule au froid qu'à son réveil, les bras et les jambes vides, la tête ne répondrait plus aux lèvres, qu'elle était condamnée à geler sur place. Elle, nue, vêtue de sa barque à la dérive sur un lac de papier noir où la lune s'émiette en cubes, ou peut-être déjà sous un lac, des mots pleins les poumons... Qui parle? Aucune réponse, seule une voix étirée à l'infini de la rue, partant du tympan, roulant dans l'oreille et striant le fil jusqu'à un autre édifice, une autre chambre, un corps dans une conque cliquettante où la voix se mêle au sang. En équilibre près de la lèvre, les dentelures au soleil, le sein rong, rouge, dodu, elle-même sur une chaise, immobile, et sur ses yeux le livre, elle, nue, du feu dans toutes les pores. Et une voix dans le récepteur téléphonique, qui continue à répéter inlassable et lente: quelle heure est-il?

Louis-Philippe HÉBERT

CHRONOLOGIE ⁽¹⁾

de la vie de

Gaëtane de Montreuil

1867 — *Le 22 janvier, Marie-Georgiana Bélanger naît à Québec. Elle est la fille cadette de Joseph-Ambroise Bélanger et de Bérénice Montreuil. Les autres enfants de la famille sont : Edwidge, Ambroise, Zéphirin et Victoria.*

Plus tard, elle écrira sous le nom de sa mère. Ceci explique son pseudonyme Gaëtane de Montreuil, mais aucunement sa "noblesse" car, elle appartenait par ses ancêtres maternels à une vieille famille terrienne, Sédilot (dit Montreuil) venue de Montreuil (Picardie) au Canada vers le milieu du XVIII^{ème} siècle.

1877 — *Mort de son père.*

1885 — *Elle obtient son diplôme d'Ecole Normale à 18 ans.*

1889 — *Sa mère meurt et lui laisse un petit héritage. C'est ainsi qu'elle pourra jusqu'en 1898 tenir un salon littéraire et faire plusieurs voyages au Nouveau-Brunswick et aux Etats-Unis. A cette époque la famille Bélanger s'était acquise une fortune impressionnante et, de plus, s'était solidement établie dans les divers milieux politiques. Le salon de Gaëtane fut donc recherché.*

1895 — *Gaëtane livre ses premiers articles à la revue Le Coin à du feu que dirige Madame Dandurand et au Monde il-*

1899 *lustré. Par le biais de ces périodiques, elle se fait connaître de la direction de La Presse qui est à la recherche d'une personne en mesure de diriger la page féminine et littéraire.*

1898 — *Du 23 juin au 25 août, elle est correspondante à La Presse et titre sa colonne : Comme au coin du feu. Elle négocie de nouvelles ententes, déménage à Montréal et fonde la page Pour vous Mesdames le 5 novembre 1898.*

- 1897 — Dès le 7 janvier, elle ajoute à sa chronique un courrier du coeur.
- 1901 — A la suite de nombreuses critiques au sujet de ses concours littéraires et d'une mésentente sérieuse avec la direction de La Presse, Gaëtane quitte le journal pour aller s'établir à New York (du 19 janvier au 1er juin 1901). Le premier juin, elle reprend la direction de sa page féminine à La Presse. Désormais, elle titrera *Entre nous Mesdames*.
- 1902 — Le 12 mai, elle épouse le peintre-poète Charles Gill (1871-1918), alors professeur à l'École normale Jacques-Cartier.
- 1903 — Elle quitte La Presse le 28 mars pour donner naissance à un premier enfant qui meurt quelques jours plus tard.
- 1904 — Le 7 décembre, elle donne naissance à un second enfant, Roger-Charles (décédé en octobre 1969). A cette époque son époux élabore ses premiers projets littéraires d'envergure : *Le Saint-Laurent*, en particulier.
- 1905 — Elle collabore au *Journal de Françoise* et commence la rédaction de son roman : *Fleur des ondes*.
1907
- 1908 — A l'automne, Charles Gill s'éprend de Juliette Boyer. Il fait avec elle un voyage. C'est de cette époque que les premières difficultés sérieuses naissent entre lui et Gaëtane.
- 1912 — Au printemps, Gaëtane publie à compte d'auteur à la Cie d'imprimerie commerciale de Québec, son roman *Fleur des ondes*. La même année, elle subit une intervention chirurgicale majeure à la suite de laquelle son mari l'abandonne.
- 1913 — Elle fonde, en octobre, la revue *Pour vous Mesdames*.
- 1914 — Elle vend les droits de sa revue et quitte Montréal avec son fils pour aller vivre en Californie où elle enseigne le français et collabore, semble-t-il, au quotidien de *San Bernardino*.
- 1916 — Elle est de retour à Montréal, et l'on publie de ses poèmes dans le *Bien-Public de Trois-Rivières*.
- 1917 — Elle fait brièvement partie de la rédaction du *Pays-Laurentien*, puis dès le premier décembre de la même année, elle passe à la rédaction du *Passe-Temps*, revue

musicale et littéraire. Elle demeurera à cette revue jusqu'au 13 décembre 1919. Elle signe sous le nom de *Clémentia*. Entre temps, son mari meurt de l'influenza et, à l'occasion de ce décès, elle reprend la rédaction de son journal intime qu'il lui avait fait détruire.

1921 — Elle collabore brièvement au journal de Gonzalve Desaulniers, *Le Pays*.

1924 — A la suite de la réédition de *Fleur des ondes*, elle fait intenter des poursuites aux Presses de l'Action sociale Ltée, qui ont tiré et vendu à leur propre compte des exemplaires du dit roman. La même année, elle publie à compte d'auteur un recueil de contes et nouvelles intitulé *Coeur de Rose et Fleur de Sang*.

1925 — Après maintes démarches et pressions politiques, la direction de *La Presse*, journal libéral on le sait, la reprend à son service le 30 mars. Oswald Mayrand la congédiera un an plus tard.

1926 — Elle fait désormais partie de la rédaction de la revue *Mon Magazine* (d'allégeance conservatrice). Elle dirigera cette dernière jusqu'à sa disparition en 1932.

La maison *Beauchemin* lui achète deux recueils de contes et nouvelles : *La Vengeance d'une morte* et *Noël vécu*, recueils qui sont extraits de *Coeur de Rose et Fleur de Sang*. *Beauchemin* publiera également un autre recueil de pièces intitulées *Causeries*. Il s'agit en effet d'un certain nombre d'articles déjà publiés dans *Le Passe-Temps* sous la signature de *Clémentia*.

Elle publie aussi son premier recueil de poèmes, *Les Rêves morts*, en 1926, mais cette édition fut ultérieurement détruite (moins deux exemplaires). Le recueil sera réédité en 1928.

1930 — Son fils, ayant touché une partie de la fortune des grands parents, *Gill-Sénécal*, elle fait un voyage en Floride. Grâce à cet héritage, elle est un moment tirée de la misère extrême dans laquelle elle croupissait depuis plusieurs années. A cette époque, elle fonde la société : *Union des gens de chez-nous*, organisme qui devait s'occuper de la colonisation du nord québécois. Accusant le régime *Taschereau* d'être à l'origine de la faillite de sa société, *Gaétane* lui livre une lutte acharnée en appuyant le mouvement de *Madame Casgrain*. Elle milite désormais dans les rangs du parti conservateur.

1937 — Elle collabore un moment au journal de Jean-Charles Harvey : *Le Jour*.

1939 — Elle termine la rédaction de son roman : *Children of Destiny*. Toutefois, ce roman, partiellement autobiographique, est refusé par la maison McMillan. Elle le traduit et tente de le faire imprimer chez Thérien et fils.

1946 — Enfin, le 20 mai son roman traduit en français paraît aux presses du Devoir. Elle refuse de payer les frais d'impression car, dit-elle, il y a trop de coquilles. Le Devoir la traîne devant les tribunaux et elle est condamnée, mais comme elle est pauvre, les procédures ne sont pas poussées plus loin.

1951 — Le 26 juin, on la trouve sans vie dans son appartement de la rue Henri-Julien. Elle était morte depuis déjà plusieurs jours.

Malgré une vie active et une influence remarquable sur son milieu, peu de journaux de langue française firent état de sa mort. Seuls, quelques périodiques de langue anglaise, par ironie du sort, tentèrent de la tirer de l'oubli où elle était tombée.

(1) La présente chronologie, tout comme les diverses indications et le texte inédit qui suivent, sont extraits des *Oeuvres complètes* de Gaétane de Montreuil que M. Réginal Hamel a colligés d'après les manuscrits. Ces textes furent annotés, classés et réunis en six volumes dactylographiés (1961-69). L'inédit que nous présentons ici est extrait du Volume IV (page 651 à 661) de cette édition.



MADemoisELLE BELANGER

"GAETANE DE MONTREUIL"



Gaétane de Montreuil

Il est un aspect de la littérature que l'on nomme "littérature féminine" et que l'on associe généralement à "la presse du coeur" afin de la mieux reléguer aux oubliettes. Et si quelques galants, tels Me Georges Bellerive (dans *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, Ed. Garneau, Québec, 1920, 137 pages) ou Camille Roy (dans son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*) renouvellent quelquefois le souvenir de ces dames par de gracieuses déclarations, personne ne s'entend pour reconnaître ouvertement l'importance sociologique ou même l'influence réelle de cette "presse féminine" sur la vie quotidienne du milieu québécois. Cette "littérature", c'est pourtant à travers elle que se trace le cheminement des premières gestations du féminisme québécois comme d'une certaine forme de journalisme.

Gaëtane de Montreuil fut l'une des premières québécoises avec madame Dandurand à s'adonner au journalisme, et il serait faux de prétendre, comme on l'a déjà fait, que depuis Arthur Buies, il n'y a pas eu dans l'histoire de nos lettres d'écrivain qui se soit consacré à la chronique car, entre 1896 et 1932, Gaëtane de Montreuil, sous divers pseudonymes, publia plus de cinq cents articles que nous ne saurions honnêtement classer en dehors de ce genre littéraire. Cette québécoise pour le moins excentrique fut la première à tenir ici ce qu'il est désormais convenu d'appeler "un courrier du coeur" où elle tentait de répondre tant bien que mal aux diverses questions se rapportant au sexe faible. Elle est donc, lorsqu'on la situe dans le contexte chronologique de nos lettres, à l'origine d'une véritable tradition qui se perpétuera jusqu'à nos jours sous la plume de Colette, de Jovette, de Jeanette et de Madame X.

Devant à la fois tenir en haleine son public lecteur et satisfaisant aux exigences économiques des divers journaux qui l'employèrent, elle dut lutter journalièrement pour se tailler une place dans le milieu journalistique de l'époque. Aussi, la voit-on, dans sa correspondance et ses diverses chroniques, nier peu à peu sa féminité et tâcher de se faire accepter de ses confrères, comme de la bourgeoisie montréalaise. S'il y a la flamme d'une féministe chez cette excentrique, il y a aussi la volonté sou-

terre de cacher, sous le pompeux titre de de Montreuil, les antécédents d'une Georgiana Bélanger qui, sortant du bas de la ville de Québec, parvint en s'affublant d'"ancêtres nobles" à prendre au piège la haute société, à tenir pendant plus de dix ans un salon littéraire pour beaux esprits et filles bien dotées tout en parvenant à s'immiscer au sein des strates sociales les plus diverses, allant de celles fréquentées par le président du Canadien Pacifique et les Ladies de la Société Aberdeen, à celle hantée par la bohème de l'Ecole littéraire de Montréal.

Derrière cette mondaine brillante et cette journaliste de carrière, il y a une femme de lettres dont l'habileté fut aussi remarquable que celle de Jovette Bernier, mais dont la vie fut aussi difficile qu'amère. Il suffit au lecteur de consulter la brève chronologie de Gaëtane de Montreuil pour deviner que la souffrance et la solitude devaient fortement teinter son oeuvre littéraire. Entre 1898 et 1946, elle créa plus de 250 personnages; écrivit plus de 50 contes et nouvelles qu'elle publia ici et là, soit en recueils, soit dans divers périodiques; ébaucha une oeuvre poétique d'une style laborieux et dont la presque totalité demeure inédite; écrivit trois romans, dont l'un, *Fleur des ondes*, de nature historique, fut adapté et porté à la scène, et dont les deux autres, rédigés dans la plus belle tradition mélodramatique du roman populaire canadien, font de Gaëtane un écrivain qui, certes, si l'on ajoute encore à cela ses divers écrits journalistiques, son journal intime et sa correspondance, fut productive, mais dont l'oeuvre, tout compte fait, et malgré bon nombre d'exceptions, est quelque peu décevante.

Mais, s'il en va ainsi de cette oeuvre que notre jugement entérine, il n'en demeure pas moins que dans le contexte de notre histoire littéraire, elle y est remarquable par plus d'un point. Et sans vouloir faire une analyse psychanalytique, ni tomber dans le psychologisme littéraire, il est néanmoins intéressant d'observer que, dans son oeuvre, les traits qu'elle donne à ses personnages sont autant de variantes de son monde intérieur qu'ils peuvent être de variantes de l'interprétation qu'elle fit, par exemple, de notre histoire, ou encore du milieu social où elle vécut. Ces interprétations, bien que basées sur de vives

observations de son entourage, n'en sont pas moins, malgré la sensibilité qui les filtre, des indices révélateurs, pour la sociologie proprement dite comme pour la sociologie littéraire, d'un milieu et, croyons-nous, d'une certaine manière de voir intimement liée à la vie comme au caractère de Gaëtane de Montreuil. A travers toute son oeuvre romanesque, et sous les traits de ses personnages comme de ses descriptions, "nous sommes toujours en présence d'une facette de l'âme de Gaëtane se complaisant d'une façon morbide dans la souffrance et la mort; elle ne sait imaginer un héros ou une héroïne vraiment heureuse. Ses personnages sont d'autant plus malheureux qu'ils sont modelés sur la société québécoise; d'autant plus heureux qu'ils appartiennent à un ailleurs géographique et chronologique". Cette remarque de M. Réginald Hamel, si elle tend à faire de cette oeuvre romanesque, le reflet d'un milieu comme celui d'un auteur, réintègre néanmoins cette oeuvre à l'intérieur d'une certaine tradition littéraire qui, pour avoir des racines très anciennes, est encore vivace.

C'est, sans contredit, dans cette tradition souterraine que s'inscrit l'oeuvre de Gaëtane de Montreuil. De ses romans, il y en a un, *Le Fichu rose* qui est demeuré inédit et qui, pourtant, méritait plus que les autres d'être publié. Mais il y a aussi *Fleur des Ondes*, dont nous avons déjà parlé, et *Destinée*. D'abord écrit en anglais vers 1930 sous le titre *Children of Destiny* ou *Dan Rowney*, ce roman, dont nous n'avons pu retrouver que quelques extraits, fut traduit et publié aux *Presses populaires* du Devoir en 1946, mais les divers manuscrits que nous en avons retrouvés portent des titres différents, tels *Enfants de la misère* ou *Heur et malheur*, et présentent également des variantes importantes. C'est une version de ce roman, réduite à une nouvelle, que nous reproduisons ici sous le titre de *Dan Rowney*. Cette nouvelle, on le verra à sa lecture, si elle représente surtout un intérêt historique, n'en est pas moins, par son héros, la version masculinisée d'une certaine Aurore, dont le misérable miracle apparaît encore comme la consécration d'une certaine littérature de seconde zone comme d'un certain sourire...

M. St-P.

DAN ROWNEY

(NOUVELLE)

Daniel Rowney était l'un de ces petits malheureux sans famille, qui passe du berceau sans mère au dortoir de l'orphelinat.

A douze ans, il avait été amené de Londres à Montréal, avec un contingent d'autres abandonnés comme lui, que des associations, dites charitables, enlèvent à leur pays pour les déverser dans le nôtre. Et selon la coutume de ses protecteurs, on l'avait immédiatement confié, après son arrivée, à un fermier peu éloigné de la ville, qui avait besoin d'un aide.

Comme le marché était avantageux pour le paysan, il l'accepta avec empressement, parce que son avarice y trouvait son compte et que son humeur détestable lui rendait le choix des employés difficile : celui qu'on lui offrait était trop jeune pour se révolter contre les abus, semblait-il, et ses services ne coûteraient que le gîte et le couvert.

Le campagnard, Eloi Brillon, était un Belge, avare, veuf et vivait avec sa soeur célibataire, qui dirigeait la maison avec une rigoureuse économie et une intransigeante propreté, et Daniel dont la vieille fille abrégua immédiatement le nom en Dan : on économisait même sur les mots à ce foyer rustique — Dan dut cumuler l'emploi de bonne à tout faire, de garçon d'écurie ou de ferme. Les tâches s'ajoutaient aux tâches. Mlle Célanire, longue sèche, les cheveux tirés aux tempes et ramassés derrière la tête en un chignon serré, les yeux sévères derrière ses lunettes formidables, manquait d'attrance et donnait immédiatement l'impression de son caractère hargneux et autoritaire. Elle aimait à commander, et les ordres s'entassaient les uns sur les autres, pêle-mêle, avec une telle vélocité que l'exécution en de-

venait difficile à une personne expérimentée. Et le malheureux enfant qu'on lui amenait n'avait nulle connaissance des devoirs nombreux qui lui étaient subitement imposés. Naturellement, Célanire n'avait pas la patience des longues explications; de sorte que, dès le début, les reproches succédèrent aux commandements et les réprimandes aux simples indications. Et parce que la grincheuse n'avait jamais la satisfaction de remporter la victoire du dernier mot, dans ses nombreux et bruyants conflits avec son frère, elle se dédommageait de ses défaites en faisant retomber sur le jeune serviteur tout le poids de sa rancoeur et de sa mauvaise humeur. L'endurance et la soumission du petit c'était son triomphe. Comme il n'osait jamais se défendre contre ses injustices et ses récriminations, sans cause le plus souvent, Célanire se persuadait de plus en plus qu'elle avait toujours raison, et la vie devenait de plus en plus intolérable pour son souffre-douleur, qui mal nourri et à peine vêtu était en plus systématiquement tenu à l'écart des enfants de son âge par ses maîtres prudents dont il faisait si bien l'affaire à bon marché. Ils craignaient que par quelques confidences à des camarades, il pût éveiller la sympathie d'une personne charitable qui aurait l'idée de faire à ce pauvre un sort moins misérable. Mais ce que n'avaient pu faire les compagnons dont on l'avait tenu éloigné, l'isolement et l'ennui l'accomplirent plus sûrement que n'aurait pu le faire le plus hardi des jeunes conseillers. Dan résolut de fuir ce toit inhospitalier, où nul ne l'avait aimé et dont il ne conserverait que de mauvais souvenirs. Un beau soir de mai, profitant de l'absence de ses maîtres, il partit n'emportant rien des pauvres haillons qui composaient sa garde-robe et sans un sou dans ses poches; sa prévoyance s'étant arrêtée à un quignon de pain qu'il avait gardé de son repas du midi.

Et ce fut ainsi sommairement muni pour le voyage que notre jeune aventurier s'engagea sur la route qui devait le conduire vers l'inconnu. Il allait sans crainte et sans regret: le passé ne lui ayant rien donné que des épreuves, il se disait que l'avenir ne pouvait pas être plus cruel: au moins, il serait libre. Et de se sentir ainsi seul, de ne plus entendre la voix acariâtre de Mlle Célanire ou celle plus redoutable encore de son frère, le

maître cruel qui soulignait souvent ses recommandations d'un coup de la main ou du pied, le gamin ressentait une exultation qu'il n'avait jamais connue; il se mit à courir en fredonnant un air de son pays, qui lui revint soudainement à la mémoire, comme un jet lumineux qui traversait sa nuit. Quand il se sentit las et qu'il se crut assez éloigné de la maison de ses avareux employeurs, il s'assit sous un arbre et s'endormit.

Vers le matin, il fut réveillé par la voix d'un homme qui chantonnait une plainte monotone, en se laissant bercer au pas lent de son cheval attelé à une charette, où il n'y avait qu'une botte de foin. Le conducteur tenait nonchalamment les guides; assis à l'avant, les pieds ballants, il semblait peu pressé dans sa sortie matinale: son regard plongeait au loin, il avait l'air de mesurer la campagne, de la caresser presque. Evidemment il aimait la terre et la terre le lui rendait, sans doute, en richesses et en contentement. En passant, le campagnard jeta un regard indifférent sur le jeune voyageur, comme s'il eût été partie du paysage; mais l'apparence de bonhomme qui rayonnait sur le visage de cet homme inspira une subite confiance à Dan, qui, sans préambule, s'approcha et demanda: "Voulez-vous m'emmener, j'ai long de chemin à faire et je suis fatigué."

"Viens, monte en arrière. Tu peux te coucher sur le foin, à condition de n'y pas faire de mauvais rêve, car ma jument est délicate sur son fourage."

"Cela l'empêcherait-il de le manger, si je dormais sur son foin, elle est donc bien scrupuleuse, votre bête."

Le paysan se mit à rire: "On ne peut jamais dire avec une esquimaude comme ça, mais elle aime son foin sec. A part ça, une demi-heure de bonne humeur, l'instant d'après se tordant dans le harnais, une ruade ici, une ruade là, comme si elle avait le diable au corps. C'est une femelle, c'est tout dire." Et l'homme se mit à songer, comme si cette implication du sexe eût expliqué pour lui des tragédies plus grandes que les frasques de Jabote.

Le petit garçon répliqua, sympathique aux ennuis de son compagnon: "C'est pas commode une jument comme ça; elle peut vous causer des avaries."

— “Ah ! des avaries, mon garçon, il n’y a qu’à s’accoutumer à les endurer; on trouve toujours du dédommagement quelque part. Même Jabote me fait plaisir des fois; tu vois, sur la charrette elle est bonne fille, sage comme un petit agneau; mais faut pas lui montrer une voiture de promenade. Ça la met en démon. Ça prouve qu’elle a de l’esprit : elle se dit que la charette ça va seulement du champ à la grange, mais le buggy ça peut vous mener au diable vert. Tu vois qu’elle a bien ses qualités; et puis faut pas en dire du mal parce que je veux la vendre, et tu ne sais pas ça, toi, mais une jument à vendre c’est comme une fille à marier : il faut parler rien que de ses qualités. Si ça se trouve qu’elle ait des défauts après que le marché est conclu, c’est bien dommage pour celui qui se fait attraper; mais on a bien trop d’occasions de s’apitoyer sur soi-même pour prodiguer sa pitié à celui-ci, celui-là.

Mais tu peux dormir en paix garçon, si ma folle prend l’épouvante, elle peut compter qu’elle m’emportera avec elle; j’suis pas lâcheur dans des occasions comme ça. J’t’éveillerai quand on sera rendu où je vas, parce que j’ai pas l’intention de t’adopter; j’ai pas de filles à marier dans l’avenir, et des garçons j’en ai en veux-tu en vla.”

Mais Daniel n’écoutait plus. Etendu sur le foin, il s’était rendormi. Le paysan alluma sa pipe et l’équipage continua à sa lente allure. Une demi-heure plus tard, l’arrêt de la voiture éveilla notre jeune ami qui remercia le brave homme avec effusion et continua sa route à pied, bien décidé, cette fois, à trouver un autre emploi que celui de garçon de ferme; sa triste expérience lui avait fait prendre la vie des champs en horreur; dans son imagination, il donnait une exacte ressemblance à tous les fermiers, qu’il croyait voir pareils à celui qu’il venait de quitter.

A l’entrée d’un village dont il ne savait pas même le nom, il aperçut un homme à figure rubiconde et bon enfant debout devant la porte de sa maison.

— “Je cherche de l’ouvrage, pouvez-vous m’employer” demanda l’enfant, enhardi par l’air avenant du personnage.

“Tu arrives à propos, j’ai justement besoin d’un garçon honnête et pas ivrogne. Tu me parais assez jeune pour ne pas avoir appris tous les vices encore.”

— “Je suis honnête, je vous le jure et je n’ai jamais goûté à l’alcool.”

“Je te crois, mais ce qu’il faudra surtout, ça sera de ne pas commencer.” “C’est le premier verre qui coûte; après ça s’avale si vite qu’on est saoul avant de s’apercevoir qu’on a bu.” “Ici, continua l’homme, c’est surtout de la patience qu’il faut”.

“Je n’en manque pas, monsieur, j’ai eu bien des occasions de m’y exercer depuis que je suis dans le monde.”

“Tu sembles avancé pour ton âge, ça sera utile.”

Se tournant vers le côté de la maison et regardant au fond de la cour, où une femme était occupée à arroser des fleurs, il cria : “Mélanie, voilà le nouveau domestique, et si tu viens me bavasser que celui-là pu le whisky ça demandera des explications.” “Va, dit-il à l’enfant, elle a le verbe haut mais elle ne tape pas. Pas vrai, Mélanie ?”

La ménagère ne répondit que par un haussement d’épaules et donna immédiatement des ordres au nouveau venu.

Le patron débonnaire de l’orphelin était tout simplement le cabaretier de la place.

Une nouvelle vie commençait ce jour-là pour le jeune émigré. Vie d’activité et de labeur encore; mais on ne le battait plus, il était nourri convenablement et vêtu décentement. Là s’arrêtaient les soins et l’attention de ses patrons. Quand la besogne était accomplie au goût de dame Mélanie, le petit serviteur était libre d’employer ses loisirs comme il l’entendait. Parce qu’il travaillait comme un homme, on le traitait comme tel; nulle direction morale n’intervenait dans ses incartades de gamin; et de se sentir subitement la bride sur le cou, Dan prenait quelquefois des allures d’indépendance qui allaient jusqu’à l’effronterie.

Si quelqu’un s’avisait de rapporter au cabaretier, les frasques sans importance mais à tendances néfastes du “ptit Anglais”, l’homme sans malice aveuli par l’alcool, se contentait

de répondre, en croyant avoir beaucoup d'esprit : "C'est mon garçon, mais c'est pas mon fils."

Le genre d'existence qu'il avait mené depuis son arrivée en Canada, avait vieilli notre héros au-delà de son âge, et quand sa tâche était remplie, à la fin de la journée, au lieu d'aller se mêler aux jeux des jeunes, il venait généralement s'asseoir dans le bar et écoutait sans que personne n'y vit rien à redire, les propos des clients, qui naturellement, n'étaient pas de la meilleure classe.

Et c'est dans ce milieu peu propice à l'éducation de l'enfance que le pauvre atteint sa seizième année.

A cet âge il était devenu robuste, assez intelligent, quoique sans nulle culture et apparemment sans vice. Mais asservi à l'obéissance servile dès son entrée dans la vie, son énergie étouffée par la crainte, n'avait pu se développer normalement; il avait parfois des poussées d'audace inconsidérée, depuis qu'il redoutait moins les coups, mais ses résolutions étaient sans persistance. C'était une âme fruste, que personne n'avait jamais essayé de comprendre, et dont les ambitions sans but déterminé, allaient à l'aventure, comme une feuille poussée par le vent, une épave à la merci de qui la daignerait recueillir.

Un dimanche matin, il était à la porte de l'église regardant les gens qui sortaient en se hâtant vers leurs voitures car il commençait à pleuvoir, lorsqu'il vit apparaître sur le seuil Mlle Cédulie Lavertu, vieille demoiselle accompagnée de sa jeune nièce Célestine. En voyant tomber la pluie, la vieille demoiselle s'apprêtait à retrousser le bas de ses jupes pour se rendre à l'endroit où était attaché son cheval.

Le jeune Anglais — c'est ainsi que tout le monde l'appelait dans la paroisse — se hâta de se diriger vers ces dames et leur dit : "Attendez ici, je vais aller chercher votre voiture."

— "Vous êtes bien gentil, répondit Mlle Lavertu, je suis chaussée légèrement, ma nièce aussi; qui aurait pu prévoir cet orage avec le beau soleil qui brillait quand nous sommes parties."

Quelques minutes plus tard, le jeune homme remettait les guides aux mains de Célestine, qui les prit en rougissant et sourit au petit étranger, en lui disant merci.

“Il est poli ce jeune Anglais”, commenta Mlle Lavertu quand la voiture se fut remise en marche. “Quel dommage qu’il soit en un si mauvais milieu. Une auberge est une triste école pour un garçon de cet âge.”

— “Il n’a pas l’air méchant,” répondit la nièce, “avez-vous remarqué comme il a des yeux doux.”

La tante sans plus s’intéresser à la remarque de sa nièce changea de sujet.

Quelques semaines plus tard, Mlle Lavertu revenant du village, laissa sans s’en apercevoir tomber sa bourse qui alla choir sur l’herbe à côté du trottoir. Rentrée chez elle, la soigneuse femme était occupée à broser sa mante et son manteau, lorsqu’elle constata la disparition de sa fortune.

Tandis qu’elle se livrait à des recherches élaborées autour de sa chambre, quelqu’un frappa à la porte. Ce fut Célestine qui ouvrit.

En apercevant le jeune homme elle fut tellement surprise que ne sachant que dire elle se tourna vers l’intérieur de la maison et cria : “Ma tante, c’est le jeune Anglais,” avant que celui-ci eut le temps de s’expliquer.

Mlle Cédulie mit la tête hors de sa chambre et demanda d’un ton impatient : “Qu’est-ce qu’il veut le jeune Anglais.”

Pour couper court aux explications, celui-ci montra la bourse au bout de ses doigts et dit : “J’ai trouvé ça au bord de la route et comme il y a une enveloppe adressée à votre nom à l’intérieur, j’ai pensé que c’était à vous et je vous l’apporte.”

— “Ah ! Seigneur, oui c’est à moi; je viens seulement de m’en apercevoir et je me demandais où je pouvais bien l’avoir perdu.”

La demoiselle était si contente d’avoir retrouvé sa bourse qu’elle invita le jeune homme à entrer prendre un verre de bière d’épinette qu’elle avait fabriquée elle-même.

Après cela, quand les deux femmes rencontraient le jeune homme elles le saluaient aimablement; même lorsque Célestine était seule sur la route, parfois le brave garçon marchait auprès d’elle en l’écoutant lui raconter ses ambitions d’avenir. Car Célestine avait des ambitions, elle voulait s’en aller en ville

afin de suivre des leçons spéciales et prendre un emploi dans un bureau d'affaires. Daniel écoutait songeur.

(Ce qui suit correspond à une variante) (sic).

persistante, c'était une âme fruste, que personne n'avait jamais cherché à comprendre, et dont les ambitions, sans but déterminé, allaient à l'aventure, comme une feuille poussée par le vent; une épave à la merci de qui la daignerait recueillir.

Un jour qu'il était dans l'auberge à faire le nettoyage, un client généreux lui dit : "Viens prendre un coup, Dan, c'est moi qui paie. Tu es un homme, maintenant; à ton âge je faisais déjà chantier et je gagnais gros d'argent."

L'adolescent regarda son patron, comme pour lui demander son avis. Celui-ci, sans répondre, versa un verre de cognac et le plaça devant lui. Daniel l'avalait d'un trait, ainsi qu'il le voyait faire à celui qui l'avait invité.

C'était un garçon de vingt ans, Gérome Coindon, qui émiettait en orgies le salaire qu'il avait gagné au dur travail de bûcheron durant l'hiver dans les forêts, d'où il était revenu depuis peu de temps, car on était aux premiers jours du printemps.

L'invitation et la vantardise de Gérome avaient produit un effet séducteur sur l'adolescent, et comme l'aubergiste trouvait profit aux largesses du voyageur, il laissa sans protester son jeune employé s'accoutumer à boire.

Après quelques semaines de camaraderie avec ce nouvel ami, Daniel n'était déjà plus le serviteur modèle des années passées, il avait mérité de sévères remontrances de Mme Mélanie et s'en était moqué ouvertement, au grand étonnement et au scandale de la bonne créature. Il devenait indolent et sans beaucoup d'attention à son travail.

Hélas ! le premier geste d'amitié qui s'était tendu vers lui l'avait enivré. Plusieurs fois durant l'été, on le vit en compagnie de son dangereux ami, titubant et parlant haut le langage de la dégradation, imitant le compagnon qui l'introduisait dans la vie en le faisant entrer par les bas fonds.

Quand l'automne fut revenu, les deux jeunes gens partirent ensemble pour les chantiers.

Mme Padoue dut se résigner à gourmander de nouveaux domestiques qui souvent réussirent à lui faire regretter la douceur endurante des meilleurs jours de Daniel. Valets jeunes et vieux ne faisaient que passer dans la maison, et se sauvaient étourdis par l'avalanche des ordres multiples que la patronne tonitruait du matin au soir.

Ces changements nombreux firent oublier à la dame les torts de l'absent, et quand il reparut, au printemps, plus robuste, plus arrogant, mais le gousset bien garni, elle le reçut comme un enfant prodigue, dont on constate les torts mais qu'on n'a pas cessé d'aimer.

Tout l'été, il fit tant bien que mal le service, en échange du gîte et du couvert, mais avec des allures d'indépendance qu'on n'osait plus lui reprocher. Quand il en avait la fantaisie, il entrait dans la buvette et jetait une pièce de monnaie sur le comptoir, en imitant l'insouciance des buveurs consommés. C'était sa manière de se donner de l'importance, il n'en connaissait pas d'autre.

A l'automne, il avait dissipé tout son avoir et repartit pour la forêt. Tout l'hiver il peina avec des hommes plus âgés que lui qui n'étaient pas des compagnons de premiers choix pour un garçon de cet âge.

S'il se fit des muscles solides au maniement de la hache et de la cognée, dans l'air sain de la forêt, le manque de distraction après sa journée de travail, lorsqu'étendu sur sa couchette, il entendait les hommes parler des amusements qu'ils entendaient retrouver en ville à leur retour, lui donna l'idée d'aller vivre à Montréal. Le village lui semblait subitement trop petit pour ses ambitions. Et dès le début du printemps, on pouvait le voir descendre du train à la gare Viger et se diriger en hésitant dans la rue Craig. Il ne connaissait pas la ville, n'ayant fait qu'y passer, lorsqu'il était arrivé larmoyant avec d'autres petits malheureux comme lui, et parmi lesquels se trouvait son frère plus âgé, que lui d'un an et dont il avait perdu la trace, depuis que le paysan Brillon l'avait emmené à son triste foyer, où il avait passé une si lamentable période de sa vie.

Comme il allait apparemment sans but, regardant à droite et à gauche, cherchant vainement un visage de connaissance, il entra dans un restaurant et s'assit seul à une table. Sa solitude ne dura pas longtemps, bientôt deux hommes à l'air dégagé prirent, sans invitation, place auprès de lui : "Excusez-nous, dit l'un d'eux d'un ton aimable, vous êtes seul, et nous aussi; c'est plus amusant de boire et manger en compagnie que tout seul avec soi-même; si vous pensez comme moi, on peut se tenir compagnie mutuellement."

Sans méfiance et heureux de trouver quelques distractions, après la monotonie d'un long hiver dans le bois notre jeune ami accepta avec empressement les avances des étrangers, qui semblaient comme lui à la recherche d'amusements. Quand ils eurent mangé copieusement, les nouveaux venus proposèrent de finir l'après-midi au théâtre. C'était un plaisir depuis longtemps rêvé par le jeune bûcheron; et d'y aller avec de si agréables compagnons rendait la chose plus tentante encore.

Les trois nouveaux amis partirent ensemble, mais en chemin, l'un des étrangers se montra poli au point d'inviter Dan à entrer un peu se désaltérer avant que d'aller s'enfermer dans la salle du théâtre. Cela parut charmant au pauvre naïf qui se garda bien de refuser. Les trois hommes entrèrent ensemble, mais quand notre jeune héros sortit une heure plus tard, il était seul; ses faux amis avaient fui et son argent aussi. De plus, il était violemment malade, et ne sachant où se diriger, il alla s'asseoir au parc Viger, en attendant de reprendre son équilibre. Mais il n'en eut pas le temps, un homme de police le voyant tituber et s'affaler sur un banc, s'en vint immédiatement lui mettre la main au col et, le rudoyant, se disposa à l'emmener. Comme le malheureux essayait de l'expliquer, le policier devint brutal et commença à maltraiter plus qu'il ne convenait cet inoffensif adolescent.

Un jeune homme bien mis et d'apparence distingué, qui passait, se permit de faire remarquer au représentant de la loi qu'il n'était pas nécessaire de maltraiter ainsi un misérable sans défense.

Tandis qu'il parlait au policier, guère disposé à recevoir une leçon, si bien méritée qu'elle fût, le nouveau venu regardait attentivement l'ivrogne, et tout à coup s'approchant, il dit, en mettant son visage tout près du sien : "Daniel, Daniel, n'est-ce pas toi, mon frère, que je retrouve." L'interpellé, levant la tête fit un mouvement pour se jeter dans les bras de celui qui l'appelait son frère : "Eldred, fit-il subitement dégrisé; ah ! enfin, te voilà."

Le policier peu enclin à se laisser attendrir par les démonstrations sentimentales, secoua brusquement le malheureux Dan et dit à Eldred : "Si c'est ton frère, ce gars-là, je te félicite pas; et si tu veux le retrouver, tu viendras le chercher en Cour, demain; moi je lâche jamais ce que je tiens et je va pas commencer ici pour te faire plaisir; décole ou je t'emmène avec lui." Le brave jeune homme ne s'attarda pas à discuter avec cette brute; silencieusement, le coeur gonflé de chagrin, il suivit son frère que le policier bousculait en le traînant vers la rue Notre-Dame et les cellules. Il se rendit chez le chef de police et après quelques explications, il ressortit avec Daniel, qui semblait presqu'étourdi de tout ce qui venait de lui arriver, depuis quelques heures. Mais le bonheur d'avoir retrouvé son frère lui faisait oublier tous les désagréments qui s'étaient succédés si rapidement à son entrée dans la ville.

Eldred tenant son frère par le bras, l'emmena à sa chambre, et tout en marchant auprès de lui se fit raconter les incidents de sa vie, depuis le jour de leur séparation. Il était ému aux larmes en apprenant la misérable existence de Daniel : "Ah ! j'ai été plus heureux que toi; le maître à qui l'on m'avait confié était un homme au coeur généreux, qui m'a traité comme son fils; il avait une grande ferme à laquelle il s'intéressait de loin, en la confiant à un fermier qui était aussi un brave homme. Après quelques mois, il voulut intéresser plus directement le propriétaire à mon sort, et celui-ci m'enleva de la terre pour m'envoyer à l'école. Depuis deux ans j'occupe une situation qui me permet de vivre convenablement à mes dépens; et je t'ai cherché partout. Je t'ai demandé chez le paysan où l'on t'avait placé, lors de notre arrivée en ce pays, mais, soit

ignorance ou mauvais vouloir, on ne m'a donné que le décourageant renseignement que tu avais quitté la place, sans laisser d'adresse. Et j'avais perdu là toute trace, mais je n'étais pas découragé et je songeais aux moyens à prendre pour te retrouver lorsque tu es venu tomber dans mes bras."

"Et dans ceux de la police, malheureusement, ajouta tristement Daniel."

— "Oublions ce mauvais moment, reprit son frère, je veux te faire une vie nouvelle qui te fera oublier tout ce passé triste."

Quelques jours plus tard, ayant eu maintes occasions de constater combien l'éducation de son frère avait été négligée, Eldred lui proposa de suivre les leçons d'un professeur, qui l'avait aidé lui-même. Et depuis ce jour, Dan entra dans une nouvelle voie, et s'appliqua si bien que l'année suivante il était en état d'occuper un emploi honorable qu'il put obtenir par l'intervention de son frère.

Maintenant Daniel est un citoyen honnête et respecté de tous ceux qui le connaissent. Les deux frères sont mariés et ont donné au Canada de belles familles.

Cette histoire finit ici.

Ceux qui chercheront dans le petit drame sans éclat des sensations violentes, comme dans les romans d'amour, où chaque action est exprimée par des mots caressants et soulignée de gestes excitants, seront déçus; il ne comporte qu'une grande leçon, un exemple de ce que peut accomplir la bonté, même tardive, dans une âme où le flot des circonstances avilissantes a noyé les bonnes dispositions innées.

Et c'est à cause de cela que l'histoire de Dan méritait d'être écrite.

Gaëtane de MONTREUIL

Vient de paraître

L'ANTI-CAN

objet poétique conçu, rédigé et réalisé par

Roger Soublière

et illustré par

Marcel Saint-Pierre

En vente partout au prix de \$3.95

Les Editions Pro-Con

665, rue Crevier, Montréal 379, Qué.

BULLETIN D'ABONNEMENT À LA BARRE DU JOUR

Nom

Adresse

Veillez m'abonner à partir du numéro

Vous trouverez ci-joint un paiement de

6 numéros : \$10.00 (1 an) à l'étranger : \$12.00

LA BARRE DU JOUR,
665, rue Crevier, Montréal 379, Qué.

VIENT DE PARAITRE

FLURCH

suite érotique de

MARIE FRANCINE HÉBERT

distribution exclusive :

LA BARRE DU JOUR

665, RUE CREVIER, MONTREAL 379, QUE.

Vient de paraître

CHARMES DE LA FUREUR

poésies de

MICHEL BEAULIEU

En vente partout au prix de **\$2.00**

Les Editions du Jour

1651, rue Saint-Denis, Montréal, Qué.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION ...

Numéro 1

\$0.50

Poésies de Michel Beaulieu, Nicole Brossard, Roland Giguère, Alain Horic, Guy Robert, Marcel Saint-Pierre, Claude Savoie et Roger Soublière.

Proses de Réjean-Jacques Duchesne et d'André Major.

Inédits de Charles Gill (poésies).

Numéro 2

\$0.75

Poésies d'André Berthiaume, Pierre Bertrand, Nicole Brossard, Juan Garcia, Gatién Lapointe, Yvan Mornard, Robert Nadeau, François Piazza, Marcel Saint-Pierre et Gemma Tremblay.

Proses de Roch Carrier, Jacques Renaud, Claude Savoie et Roger Soublière.

Inédits d'Arthur de Bussièrès (poésies).

Numéros 3-4-5 (Théâtre-Québec)

\$1.50

Pièces d'André Berthiaume et Jacques Languirand.

Étude de Jean Stafford.

Témoignages d'André Berthiaume, Guy Dufresne, Claude Gauvreau, Gilles Gasse, Eloi de Grandmont, Roger B. Huard, Claude Jasmin, Yvri Kempf, Claude Levac, Jacques Perron, François Piazza, Jean-Robert Rémillard, Jean-Guy Sabourin et Denys Saint-Denis.

Inédits de Louis-Joseph Quesnel (L'Anglomanie).

Chronologie des pièces de théâtre québécoises jouées à la Société Radio-Canada de 1950 à décembre 1965.

Numéro 6

\$0.75

Poésies d'André Cassagne, Paul Chamberland, Jean-Guy Charbonneau, Antoine Claudel, Raoul Duguay et Michel Van Schendel.

Proses de Claude Bélisle, Paul Bracque, Nicole Brossard, Jean-Yves Théberge et Michel Tremblay.

Inédits d'Albert Lozeau (correspondance).

Numéro 7**\$0.75**

Poésies de Michel Beaulieu, Louis-Philippe Hébert et Luc Racine.
Prose d'Yvan Mornard.
Pièce de Michel Vaïs.
Etude d'Ulric Aylwin sur l'oeuvre d'Anne Hébert.
Inédits de Louis-Joseph Doucet (poésies).

Numéro 8**\$0.75**

Poésies d'Yves Préfontaine et de Jean-Michel Valiquette.
Proses de Maurice Comtois et Jean-Yves Théberge.
Pièce de Michel Dufour.
Etudes de Robert Barberis, Michel Beaulieu et Claude Dansereau.
Inédits de Nérée Beauchemin (poésies).

Numéro 9**\$1.00**

Poésies de Pierre Bertrand, Nicole Brossard, Marcel Saint-Pierre, Jean Stafford, France Théorêt et Gemma Tremblay.
Proses de Maurice Comtois, Jean-Marc Labbé et Roger Soublière.
Inédits de Charles Hamel (prose).

Numéro 10 (Proses)**\$1.00**

Textes de Claude Bertrand, Nicole Brossard, Jean-Yves Collette, Jacques Ferron, Claude Gauvreau, Laurent Girouard et Marcel Saint-Pierre.
Inédits de Jean-Charles Doyon (poésies).

Numéros 11-12-13 (Connaissance de Giguère)**Epuisé**

Etudes d'Ulric Aylwin, Claude Bertrand, André Brochu, Paul Chamberland, Renée Cimon, François Gagnon, Marcel Saint-Pierre, Jean Stafford.
Témoignages de Michel Beaulieu, Léon Bellefleur, Claude Gauvreau, Gilles Hénault, Paul-Marie Lapointe, Gilles Marcotte, Gaston Miron et Alfred Pellan.
Textes de Roland Giguère.
Bibliographie de Roland Giguère par Renée Cimon.

Numéro 14 (Poésies)**\$1.00**

Textes de Michel Beaulieu, Pierre Bertrand, Nicole Brossard, Yves-Gabriel Brunet, Jean-Yves Collette, Raoul Duguay, Claude Haefely, Zéro Legel, Roger Soublière, France Théorêt et Michel Van Schendel.
Etude de Claude Bertrand.
Inédits de Jean-Charles Harvey (prose).

Numéro 15 (Un poète nous est mort) \$1.00

Poésies et proses de Jean-Michel Valiquette.
Études de Claude Bertrand et Marcel Saint-Pierre.
Autres textes de Roger Soublière et Monique Valiquette.

Numéro 16 Epuisé

Poésies de Nicole Brossard, Paul Chamberland et Jean-Yves Collette.
Études de Claude Bertrand et Gilles Houde.
Inédits d'Émile Nelligan (poésies).

Numéros 17-18-19-20 (Les Automatistes) \$5.00

Projections libérantes de Paul-Émile Borduas.
L'Épopée automatiste par Claude Gauvreau.
Études de Michel Beaulieu, Claude Bertrand, André-G. Bourassa, Marcel Fournier, François Gagnon, Philippe Haeck, Alain Richard, Jean Stafford, Bernard Teyssède et France Théorêt.
Poésies de Rémi-Paul Forgues, Claude Gauvreau, Gilles Hénault et Paul-Marie Lapointe.

Numéro 21 \$2.00

Poésies de Michel Beaulieu et Bernard Tanguay.
Proses de Gérard Bessette et Janek Sinoé.
Études de Gilles Houde.
Inédits de Saint-Denys-Garneau (poésies).

Numéros 22-23 \$2.50

Poésies de Nicole Brossard.
Proses de Louis-Philippe Hébert, Jean-Yves Collette et Geneviève Conte.
Inédits de Gaétane de Montreuil (prose).

N.B. Il reste encore une douzaine de collections complètes.
Prix : \$100.00

LA BARRE DU JOUR

665, RUE CREVIER,
MONTREAL 379, QUE.

études françaises

Revue consacrée aux lettres françaises
et canadiennes-françaises

Dans chaque numéro :
des articles, notes et documents originaux,
comptes rendus, écrits par des spécialistes canadiens
et étrangers ainsi que des textes de création.

ÉTUDES FRANÇAISES paraît 4 fois l'an :
en février, mai, août (numéro spécial) et novembre.

L'abonnement : \$5.00; le numéro : \$1.50

Spécimen gratuit sur demande au Service de publicité
des Presses de l'Université de Montréal.

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE OU CHEZ L'ÉDITEUR



Les Presses de l'Université de Montréal
Case postale 6128, Montréal 101, Canada

anthropolitique

— mass media, politique, communication —

Y. Hussereau : Sociétés informationnelles,
mass media, anthropolitiques.

P. Guimond : Cinq ou six idées sur la chanson d'aujourd'hui.

S. Proulx et Y. Hussereau : La Femme et la publicité.

G. Fortin : Mass media et développement.

P. Chamberland : Triomphe de la communication.

Note critique : M. Fournier, "La Vida"

d'O. Lewis : "La culture de pauvreté".

Document : E. Morin, "Que faire ?"

2 2027, rue Edouard-Montpetit, App. 8, Montréal
Abonnement : \$6.00 (4 numéros) — \$1.75 le numéro



LES BRANCHES

Les branches s'ouvrent très mauves
alentour des présences du solaire,
et l'envol épars des pierres se pressent,
quand les ondes vives sur les accablés
ô printemps, allument le silence voûté,
le seul chemin des êtres noirs et l'argile
qu'effleure le bleu germinant.

Ah! l'escarpement contre l'amour . . .

Mais l'arbre prévient la torture
de notre sang exacerbé,
ondule le dôme bruissant de verdoisement,
car de la faim virulente s'échappe la mort.

Fernand Ouellette

Ce poème fait partie d'une nouvelle série de poèmes canadiens présentés par la

COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

La vie passionnée de sainte Sonia Petrovna
de Jean Yves Collette

La chouette de Geneviève Conte

Extrait et fragment de Nicole Brossard

Un texte inédit de Gaétane de Montreuil



\$2.50

7 AVR 1970

BIODIQUES